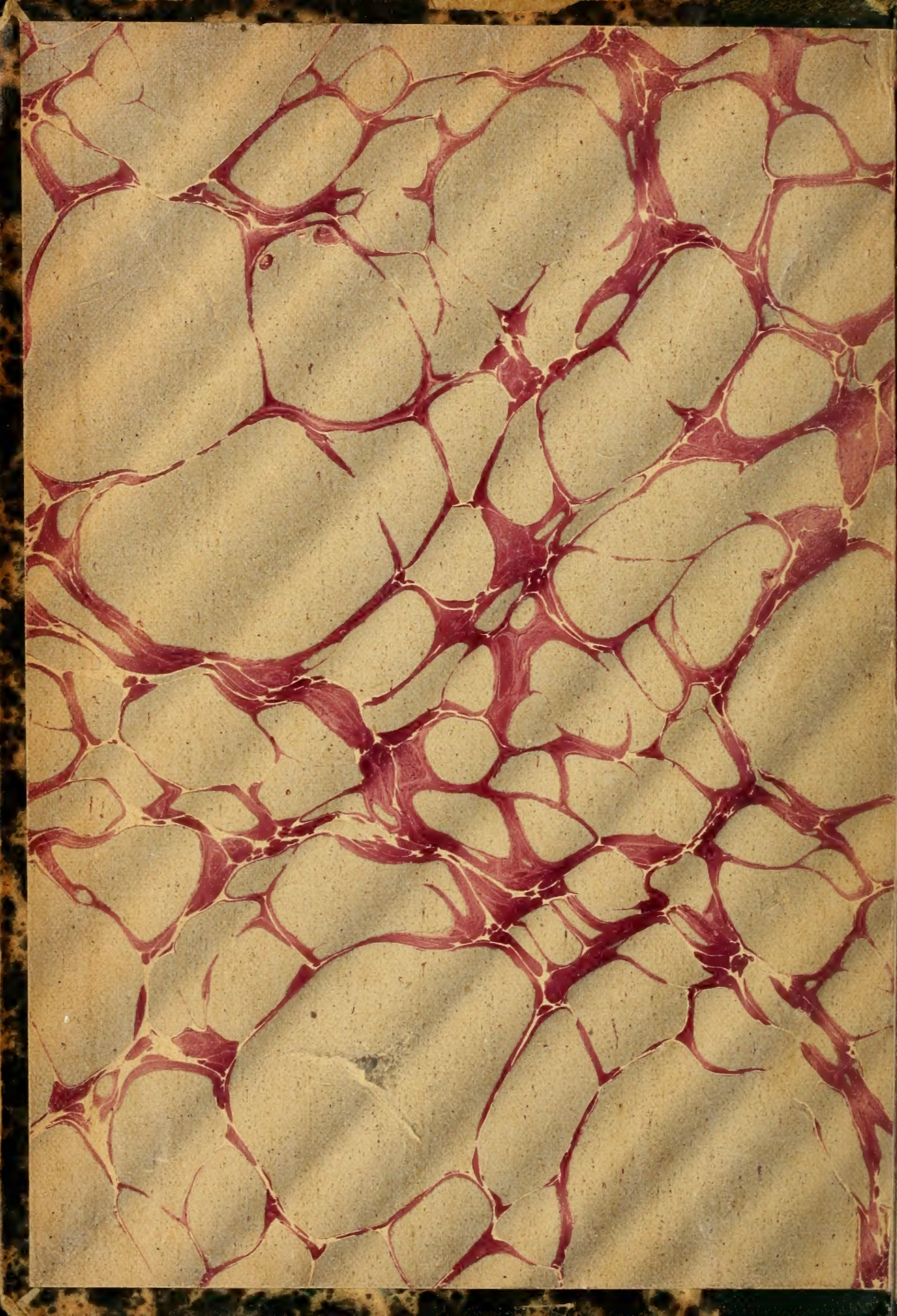
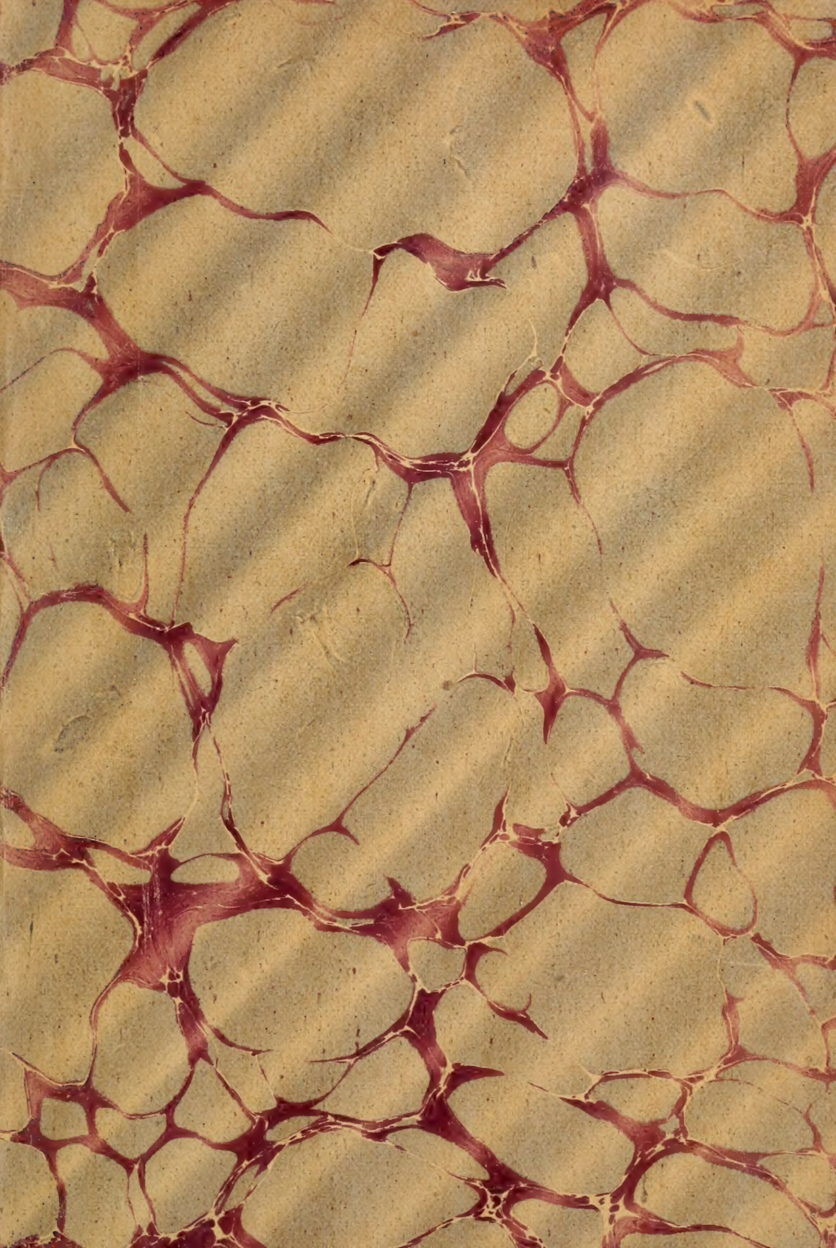






LES REMPLAÇANTES

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le théâtre Antoine, le 15 février 1901.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

BERNARD PALISSY, en un acte en vers, en collaboration avec M. Gaston Salandri. (*Épuisé*).
MÉNAGES D'ARTISTES, comédie en trois actes.
BLANCHETTE, comédie en trois actes.
L'ENGRENAGE, comédie en trois actes.
LA ROSE BLEUE, comédie-vaudeville en un acte.
LES BIENFAITEURS, comédie en quatre actes.
L'EVASION, comédie en trois actes.
L'ÉCOLE DES BELLES-MÈRES, comédie en un acte.
LE BERCEAU, comédie en trois actes.
RÉSULTAT DES COURSES, comédie en six tableaux.
LES TROIS FILLES DE M. DUPONT, comédie en quatre actes.
LA ROBE ROUGE, pièce en quatre actes.

MONSIEUR DE RÉBOVAL, comédie en quatre actes (non publiée).

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Edmond, régisseur au Théâtre Antoine.

Il a été tiré à part vingt exemplaires
sur papier de Hollande,
numérotés à la main et paraphés.

BRIEUX

LES

Remplaçantes

PIÈCE EN TROIS ACTES

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Maison TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, ET 16, RUE MOLIÈRE

(Près le Théâtre-Français)

—

1901

PERSONNAGES

LE DOCTEUR RICHON.	MM. Antoine.
M. DENISART	Jean Kemm.
PLANCHOT	Signoret.
LE PÈRE PLANCHOT	Matrat.
M. FRANÇOIS.	Bour.
BRETONNET.	Degeorge.
LE DOCTEUR TIRELLE	Normand.
JUBIER	Desfontaines.
CHAPOIS	Saverne.
EDMOND	Zeller.
LE FACTEUR	Tunc.
LE BICYCLISTE	Valbrun.
LAZARETTE PLANCHOT.	Mmes Suzanne Desprès.
MADAME DUBOIS	Henriot.
MADAME DENISART.	Bellanger.
MADAME JEAN	Renée Maupin.
MADAME GARDIN	Barsange.
MADAME DE SALT	Herval.
ADÈLE	Berton.
MADAME D'ALÈZE.	Netza.
MADAME BELTORET	Bossa.
MARIE.	Lebrehni.
PREMIÈRE FEMME	Dauthy.
DEUXIÈME FEMME	Marley.

A Paris et en province, de nos jours.

LES REMPLAÇANTES

ACTE PREMIER

Une cour d'habitation rustique. Au fond, la route traverse la scène, presque en diagonale. Une haie de chaque côté. Entre la haie et la rampe, la cour des Planchot. A droite, la maison. Une porte de plain-pied avec la scène. A gauche, une haie perpendiculaire à la route, sépare la cour des Planchot de celle de madame Jean. On ne voit de celle-ci qu'une très petite fraction. Au loin, de l'autre côté de la route, maisons et jardins. Une porte percée dans la haie donne accès à la route.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARETTE, PLANCHOT, *puis* UN BICYCLISTE, LE FACTEUR, *puis* DEUX FEMMES. *Au lever du rideau, Lazarette (28 ans) et Planchot (30 ans) sont à table, à droite, devant la maison. Ils finissent de déjeuner. Costumes de paysans.*

LAZARETTE, *croquant une pomme et se levant.*

Voilà le soleil qui tourne... Il faut tirer le rideau de monsieur. (*Elle va tirer un rideau qui*

ferme la porte de droite. Soutenant le rideau.) Il dort. .. Tu le vois ?

PLANCHOT

Oui. Il est rigolo.

LAZARETTE, *laissant retomber le rideau et reprenant sa pomme.*

A-t-on de la chance, hein? Est-il beau?

PLANCHOT

C'est pas de la chance. C'est du bon travail, voilà tout.

LAZARETTE

Planchot, t'es glorieux. (*Elle s'appuie sur son épaule. Tous deux regardent l'enfant.*) Il y a de quoi, quand on réfléchit. M. Richon a dit qu'on n'en voyait pas souvent d'aussi beaux. Quelle bonne pomme! Tiens, goûte. (*Elle le fait mordre à sa pomme.*) Eh! Eh! pas tout, hein? Qu'est-ce qu'il fera quand il sera grand?

PLANCHOT

Il sera ouvrier, comme moi, parbleu.

LAZARETTE, *hochant la tête.*

Ça, ouvrier...

PLANCHOT

Qu'est-ce que tu veux qu'il soit?

LAZARETTE

Ah! voilà... Je ne sais pas si on pourra... mais si on pouvait...

PLANCHOT

Quoi?

LAZARETTE, *dans un rêve.*

S'il pouvait être employé au chemin de fer!

PLANCHOT

Pourquoi pas ministre?

LAZARETTE, *qui a fini sa pomme, lui jetant le trognon à la figure.*

T'es bête, Planchot... Allons, feignant, viens m'aider à plier le linge, plutôt que de rester là devant ton gosse comme si c'était le Saint-Sacrement... Houp! (*Bourrade.*)

PLANCHOT, *courant après elle.*

Ah! tu me bats... Attends!... (*Il l'attrape. Elle se débat. Il l'embrasse.*)

LAZARETTE, *dans des rires.*

Planchot!... Qu'il est bête!... Ah! ah! ah! Planchot, tu me fais mal... (*Très doux, sensuel.*) Ah! Planchot... Non! ne m'embrasse pas comme ça, ça me donne des picotements partout et ça me coupe les jambes... (*Passe sur la route un bicycliste.*)

LE BICYCLISTE

Paix, paix! v'là les mœurs! (*Il passe.*)

LAZARETTE

Est-il bête, celui-là... qu'est-ce qu'il dit?...

(*Par-dessus la haie.*) Espèce d'imbécile !... Il est loin. (*A Planchot.*) Allez ! attrape le bout du drap. (*Il le prend. Elle tient l'autre extrémité. Riant.*) Ce que tu as l'air nigaud !... Secoue !... Tiens fort ! (*Elle le lui fait lâcher.*) Alors, quoi ! t'as pas de sang dans les veines !

PLANCHOT

J'ai jamais été blanchisseuse, moi ! (*Ce qui suit en pliant le drap.*)

LAZARETTE

Oui. S'il pouvait être employé de chemin de fer, c'est un bon métier.

PLANCHOT

Faut des protections.

LAZARETTE

Naturellement.

PLANCHOT

Et de l'instruction.

LAZARETTE

Je le sais bien.

PLANCHOT

Ce n'est pas avec ce que nous gagnons qu'on pourra...

LAZARETTE, *parlant du drap.*

Plie-le de côté, voyons... Encore... Viens... (*Elle joint les deux extrémités que tenait Planchot*

à celles qu'elle tenait elle-même.) Nous avons trop de loyer. Il faudrait trouver une maison plus petite. Et économiser encore.

PLANCHOT

On pourra essayer.

LAZARETTE

Quand on se prive pour son mioche, ça ne coûte pas.

PLANCHOT

Certainement.

LAZARETTE

Comment font les autres?

PLANCHOT

Quels autres?

LAZARETTE

Tout le monde. Les Valin?

PLANCHOT

La femme a été nourrice à Paris.

LAZARETTE

Et les Boutard ?

PLANCHOT

Ils ont pris un nourrisson... *(Paraît le facteur sur la route.)*

LE FACTEUR

Bonjour, la compagnie.

PLANCHOT *et* LAZARETTE

Monsieur Honoré, bonjour... qu'est-ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui ?

LE FACTEUR, *à Planchot.*

Votre oncle est de retour de Paris.

PLANCHOT

Mon oncle François ?

LE FACTEUR

Oui.

LAZARETTE

Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas encore vu ?

LE FACTEUR

Il est allé à Fond-d'Herbes.

PLANCHOT

A-t-il ramené du monde ?

LE FACTEUR

Deux enfants de l'hospice pour Neuville-sur-Ouche.

PLANCHOT

Et pour notre commune ?

LE FACTEUR

Rien... Si. Un petit bourgeois du bureau de placement. (*Un temps.*) Il paraît que la Perrin est très bien où elle est, qu'elle se fait des mois... de je ne sais pas combien... Oh ! il ne va pas tarder à venir... Au revoir.

PLANCHOT *et* LAZARETTE

Bonjour, monsieur Honoré. (*Le facteur suit sa route.*)

PLANCHOT, *à Lazarette.*

Toi, tu n'es pas de ce pays-ci, tu ne peux pas comprendre ça...

LAZARETTE, *faiblement.*

Si, je le comprends.

PLANCHOT

Non.

LAZARETTE

Si.

PLANCHOT

C'est pourtant pas bien loin chez toi... Et les femmes ne sont pas nourrices.

LAZARETTE

Ce n'est pas la mode.

PLANCHOT

Ici, elles le sont toutes... Toi, tu ne voudrais pas?

LAZARETTE

Je ne voudrais pas quoi?

PLANCHOT

Aller faire une nourriture à Paris.

LAZARETTE

Et notre petit... S'il allait lui arriver malheur, comme au premier?

PLANCHOT

On le donnerait au père et à la mère qui en auraient bien soin...

LAZARETTE

Et toi ?

PLANCHOT

Moi... moi... je ferais comme les autres...

LAZARETTE

C'est justement ce que je ne veux pas... Alors, Planchot, ça ne te ferait rien d'être tout seul ?... Moi, ça me ferait.

PLANCHOT

Si, ça me ferait... (*Un temps.*) T'as raison, va, vaut mieux vivre comme nous vivons... Ah ! seulement, si tu prenais un nourrisson...

LAZARETTE

Il faudrait élever le nôtre au biberon et donner mon lait — son lait — au petit parisien. Ça, je ne pourrais pas... Tiens, justement, le voilà qui s'éveille et qui va réclamer son déjeuner. (*Elle commence à déboutonner son corsage et va derrière le rideau allaiter son enfant. Au bébé.*) Oui, oui, monsieur... Là, là, ne te fâche pas... Il n'y a pas de petit bourgeois qui te le prendra... Tiens, mon gosse... c'est bon... oui, prends bien... Tu me fais un peu mal, mais

ça ne fait rien. . Bois à ta soif, mon gros. (*Chantant à mi-voix.*)

Le chat à Jeannette
Est une jolie bête.
Quand i veut s' faire beau,
I' s' liche le museau.
Avec sa salive
Il fait sa lessive.

PLANCHOT

Ah! voilà mon oncle François... et deux femmes avec lui... Le gaillard !... C'est un bon métier que celui de meneur de nourrices. (*Paraît sur la route, venant de gauche, M. François, 60 ans. Rouge de teint, blanc de cheveux, pattes de lapin. Très vivant. Blouse bleu foncé, laissant voir un gilet et une grosse chaîne en or. Une sacoche en bandoulière. Une couverture à bords rouges sur l'épaule. Un bâton retenu au poignet par une lanière de cuir. Une casquette passe-montagne. Deux femmes de la campagne l'escortent.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, M. FRANÇOIS, DEUX FEMMES, *puis* JUBIER

PREMIÈRE FEMME

Alors, vous n'avez pas une place pour moi, monsieur François ?

DEUXIÈME FEMME

Et pour moi, monsieur François?

M. FRANÇOIS

Non! Vous êtes mariées toutes les deux, n'est-ce pas?

LES DEUX FEMMES

Oui, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Vous ne faites pas mon affaire, c'est une fille-mère que je cherche... Vous savez bien qu'à Paris on préfère les filles-mères.

PREMIÈRE FEMME

Oui, mais pourquoi?

M. FRANÇOIS

Pourquoi? D'abord parce qu'on les paie moins... Vous n'êtes pas filles-mères? Vous êtes mariées?

2e FEMME

C'est la faute aux curés.

1re FEMME

Si j'avais su!

M. FRANÇOIS

Je vais toujours prendre note... Vous, vous êtes Marie Lefrançois.... Quel âge a votre enfant?

2e FEMME

Trois semaines.

M. FRANÇOIS

La loi vous force à le nourrir vous-même jusqu'à sept mois.

2e FEMME

M. le maire me donnera un certificat disant qu'il a sept mois. C'est mon mari qui l'a fait nommer, M. le maire.

M. FRANÇOIS

Je le sais bien, que M. le maire vous donnera un certificat! Seulement, si on n'observe pas la loi une fois de temps en temps, on finira par avoir des ennuis... Enfin, je verrai. (*A l'autre.*) Et vous, quel âge a-t-il?

1re FEMME

Il a deux ans, monsieur François... mais je vous assure que le médecin ne s'en apercevra pas. M. le maire me donnera un certificat disant qu'il n'a que sept mois.

M. FRANÇOIS

Non. Je vous connais. Vous ne pouvez plus élever qu'au biberon. Et le biberon, les bourgeois n'en veulent plus guère. On n'oserait pas dire qu'ils ont tort. Je tâcherai de vous donner un enfant assisté.

LA FEMME

Je m'en contenterai, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Et encore... non... La commune est trop mal notée au point de vue politique.

LA FEMME

Mais, je me rappelle qu'il y a six mois, aux élections, tout le monde a voté pour M. Clapier, qui était soutenu par le gouvernement. On a voté comme ça pour avoir des enfants de l'hospice.

M. FRANÇOIS

Justement. Depuis six mois, le ministère a changé. Vous êtes devenus des réactionnaires... Tout ce que je pourrai faire pour vous, ce sera de vous trouver un enfant d'ouvriers à vingt-cinq francs.

LA FEMME

S'il vous plaît, monsieur François.

2e FEMME

Et moi aussi, monsieur François ?

M. FRANÇOIS

Oui ! *Entre Jubier endimanché. Les femmes s'en vont.*

JUBIER

Ah ! voilà M. François... Allons boire un coup...

M. FRANÇOIS

Non. Il faut que j'entre chez mon neveu...

PLANCHOT

Tu peux bien venir tout de même, Jubier.

JUBIER

Parbleu. (*A M. François.*) Vous avez vu ma femme à Paris?

M. FRANÇOIS

Oui.

JUBIER

Elle va bien?

M. FRANÇOIS

Toujours.

JUBIER

Vous m'apportez son mois?...

M. FRANÇOIS

Voilà... (*Il tire de l'argent de sa sacoche et le lui donne.*) Quatre-vingts francs.

JUBIER

Comment, quatre-vingts francs!... son mois tout sec!... Est-ce qu'elle se figure qu'avec ça je puis vivre et donner quinze francs par mois à la vieille Rosette qui élève notre enfant au biberon!... Oh! mais non!... Je ne me suis pas séparé de ma femme pour ne pas gagner plus que ça!... Enfin, on s'arrangera!... Je vas toujours payer une bouteille. (*Allant à gauche et parlant par-dessus la haie.*) Hé! madame Jean!... (*Aux

autres.) C'est commode d'avoir un débitant comme voisin... Hé !

MADAME JEAN, *de l'autre côté de la haie.*

Voilà, voilà !

JUBIER

Donnez-nous une bouteille de mon ordinaire... Deux bouteilles, deux...

MADAME JEAN

Voilà ! voilà,..

JUBIER, *voyant passer sur la route Chapois et Bretonnet.*

Hé ! les camarades... arrivez... J'ai reçu mon mois, je régale !...

BRETONNET

Sale veinard !...

JUBIER, *à Lazarette, qui vient d'entrer.*

Vous voulez bien, hein, la bourgeoise... Plus on est de fous, plus on rit...

LAZARETTE

Mais certainement, monsieur Jubier...

JUBIER, *à qui Adèle a donné les bouteilles par-dessus la haie.*

Voilà les bouteilles... Merci, Adèle,.. Est-elle gentille, la gamine !

M. FRANÇOIS, *à Adèle, dix-huit ans, jolie, fraîche.*

Adèle, j'ai à te parler tout-à-l'heure.

ADÈLE

Bien, monsieur François. (*Elle disparaît. On a débouché les bouteilles.*)

JUBIER

Allons ! A la santé de ma femme, c'est elle qui régale.

M. FRANÇOIS

A la vôtre... Planchot, viens un peu. J'ai quelque chose à te dire, à toi et à ta femme. (*Aux autres.*) A tout-à-l'heure. (*Il sort avec Planchot. Lazarette était sortie précédemment.*)

SCÈNE III

JUBIER, CHAPOIS, BRETONNET.

JUBIER

Probable que la Planchot va se décider à aller à Paris.

CHAPOIS

M. François lui aura trouvé une bonne place.

BRETONNET

Dis-donc, Jubier... Ta femme, est-ce qu'elle a des grands rubans comme en avait madame Chapois?

JUBIER

Des rubans qui coûtent dix francs le mètre et qui lui tombent sur les talons.

BRETONNET, *grave.*

T'as de la chance.

JUBIER

Oui. Je vis bien... J' suis nourrice!... Et toi, Chapois, combien de temps faut-il que tu attendes encore pour que ta femme aille faire une nouvelle nourriture?...

CHAPOIS

Quatre mois.

BRETONNET

Comment, quatre mois?

JUBIER

Comment, quatre mois!... Elle est rentrée de Paris il n'y a pas quinze jours.

CHAPOIS

Ça ne fait rien. Faut que je voie M. François.

JUBIER, *riant, après réflexion.*

Mais alors... Elle te revient avec l'ouvrage toute faite? En voilà un gaillard!

CHAPOIS

Tu dis des bêtises.

BRETONNET

T'as fait faire l'ouvrage à Paris, hein?

CHAPOIS, *malin.*

Non, mais j'y ai été, moi, à Paris.

BRETONNET

Toi, quand donc ?

CHAPOIS

Au mois de mai.

JUBIER

C'est la première fois que tu en parles !

JUBIER ET BRETONNET

C'est pas vrai. Tu n'y as pas été !

CHAPOIS

Et puis après? Quand même?... Ça vaut mieux que d'être un propre à rien comme toi ! Ça prouve que ma femme est bonne à quelque chose... tandis que la tienne... Combien qu'elle en a eu, d'enfants, hein? Zéro! Combien qu'elle en a fait de nourritures, zéro!

BRETONNET, *vexé.*

J'ai pas voulu. Je trouve ça dégradant.

CHAPOIS

T'as pas voulu!... T'allais faire des pèlerinages avec elle. (*Entrent M. François et Planchot.*)

M. FRANÇOIS, *à Planchot qu'il prend à part.*

Mon neveu, elle est folle, ta femme. Je te dis qu'elle est folle ! Une place comme celle-là ! Une

place que je vous ai gardée parce que c'est toi... Des gens qui donneront peut-être cent francs par mois!

PLANCHOT

Qu'ils attendent. Je tâcherai de la décider.

M. FRANÇOIS

Comment veux-tu qu'ils attendent? Leur nourrice les a quittés hier, leur mioche n'est pas bien, il leur en faut une autre aujourd'hui... C'est des gens qui ont besoin de nous : on peut être exigeant. Je croyais si peu que j'aurais affaire à une bête comme ta femme que j'ai donné au monsieur des adresses pour prendre des renseignements sur vous deux. Ton père est allé au-devant de lui.

PLANCHOT

Le père le sait?

M. FRANÇOIS

Et il m'a dit merci.

PLANCHOT

Ils sont riches?

M. FRANÇOIS

Tu peux le dire, qu'ils sont riches. Ils sont à Grandbourg-les-Bains. et ils ont à eux une voiture qui va sans chevaux.

PLANCHOT

Enfin, on verra...

JUBIER

Allons, monsieur François, on vous attend...

M. FRANÇOIS

Une minute encore. J'ai deux mots à dire à côté. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PLANCHOT, *puis* MADAME JEAN

JUBIER, *à Planchot.*

Alors, Planchot, demain nous allons à la perdrix?

PLANCHOT

Tu sais bien que je n'ai pas de permis.

JUBIER

T'en prendras un... Maintenant, tu peux...

PLANCHOT

Maintenant ?...

JUBIER

Parbleu!... Le père François n'a pas offert une place à ta femme?

PLANCHOT

Si.

JUBIER

Alors ?

PLANCHOT

Nous avons refusé.

JUBIER

C'est pas vrai. Demain, nous allons à la perdrix.

PLANCHOT

Demain, je travaillerai.

JUBIER

Vrai ?

PLANCHOT

Vrai !

JUBIER

Tu n'es qu'un feignant.

PLANCHOT, *riant.*

Tu m'appelles feignant parce que je vais travailler.

JUBIER

Je t'appelle feignant parce que tu donnes le mauvais exemple. Tu n'es qu'un serin, d'aller t'éreinter alors que tu pourrais faire comme moi. Il n'y a pas tant de travail dans le pays ; tu ne devrais pas le voler à ceux qui en ont besoin... Seulement, voilà, tu es jaloux de ta femme.

CHAPOIS

Tu as peur qu'on te la prenne à Paris.

PLANCHOT

Je ne suis pas jaloux. C'est ma femme qui ne veut pas.

JUBIER

Elle ne veut pas être nourrice sur lieu ?

PLANCHOT

C'est son idée.

JUBIER

Il n'y a pas de plus beau métier pour une femme.

PLANCHOT

Je ne dis pas non, mais elle ne veut pas.

JUBIER

Alors, c'est elle qui commande ?

PLANCHOT

Non.

JUBIER

Je parie que le dimanche, c'est toi qui lui cires ses chaussures?

BRETONNET

Nom d'un chien ! Si j'étais à sa place.

JUBIER

Oui. Demande à Bretonnet ce qu'il en pense, du métier.

BRETONNET

Bien manger, bien boire, bien dormir. Etre dorlottée par tout le monde ; mener les bourgeois par le bout du nez !...

JUBIER

Et envoyer tous les mois jusqu'à cent francs à son petit homme.

CHAPOIS

Sans compter les cadeaux.

JUBIER

A la première dent.

CHAPOIS

Au premier pas.

JUBIER

La mienne m'a fait expédier vingt francs pour ma fête parce qu'elle a dit que je serais trop triste d'être tout seul, et que, de me savoir triste, ça lui ferait du mal.

CHAPOIS

La mienne m'a brodé ces pantoufles-là... Et c'est sa patronne qui a fait le dessin. (*Rires.*)

BRETONNET

Ont-ils de la veine, ces animaux-là, ont ils de la veine !

JUBIER, *allant porter les bouteilles à madame Jean par-dessus la haie.*

Madame Jean !... (*A Planchot.*) Enfin, pourquoi qu'elle ne veut pas ta femme?

PLANCHOT

Elle aime mieux ne pas gagner tant d'argent et ne pas abandonner son enfant.

JUBIER

Et le biberon, c'est-y fait pour les chiens?

MADAME JEAN

Ah! ce M. Jubier, il a réponse à tout!

PLANCHOT

Des enfants élevés au biberon, il en meurt trop.

MADAME JEAN

En voilà des bêtises! C'est encore des histoires de médecins! C'est comme maintenant, ils ont inventé qu'il faut faire bouillir le lait avant de le donner... Moi, je leur répondrai une chose, aux médecins : Est-ce que la vache fait bouillir le sien avant de le donner à son veau? Ah!...

JUBIER

Oui, réponds... Est-ce qu'elle le fait bouillir?

MADAME JEAN

Ils ne savent quoi imaginer. Ils s'entendent avec des fabricants pour faire marcher le commerce. Voilà qu'ils disent maintenant qu'il ne faut plus de biberons à tube.

BRETONNET

Paraît.

MADAME JEAN

Des bêtises, je vous dis, monsieur Bretonnet. A la maison, nous étions huit, nous avons tous été élevés comme ça. Est-ce que ça m'a em-

pèchée de profiter?... Les médecins sont des ânes !

PLANCHOT

Ça, c'est vrai.

JUBIER

Alors ?

MADAME JEAN

Une autre bouteille, monsieur Jubier?

JUBIER

Oui, madame Jean... (*A Planchot.*) Il n'en meurt pas tant que ça, des enfants. Moi, je n'en ai perdu qu'un sur trois.

BRETONNET

Et puis quand il n'y a qu'à vouloir pour en avoir un autre!

JUBIER, *à Planchot.*

Parbleu!... Si toutes les femmes étaient comme la tienne, qu'est-ce qu'on mangerait dans nos pays ?

CHAPOIS

Est-ce que les Firmin auraient pu faire bâtir une maison ?

JUBIER

Est-ce que les Tourdeau auraient pu acheter deux vaches pour nourrir les enfants de l'hospice ?

BRETONNET

Est-ce qu'ils auraient pu envoyer leur gars à l'école jusqu'à des quinze ans?... Je n'ai connu qu'une femme aussi entêtée que la tienne, c'est la Duroc, mais on a su pourquoi plus tard.

JUBIER

Parbleu !

CHAPOIS

Pourquoi ?

BRETONNET

Elle avait une maladie que l'on ne voyait pas, mais que le médecin, lui, aurait vue, et elle n'aurait pas eu son certificat.

JUBIER

Si tu es logé à la même enseigne, il n'y a plus rien à dire.

PLANCHOT, *rire faux.*

Je vous assure bien que non, par exemple.

JUBIER

Qu'est-ce que tu veux, mon vieux, on est bien forcé de supposer ça.

PLANCHOT

Et puis le dernier mot n'est pas dit. (*Entre M. François.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, M. FRANÇOIS

JUBIER

Ah ! buvez-vous un coup, enfin ?

M. FRANÇOIS

Volontiers. Mais je vois, là-bas, une bouteille d'eau-de-vie de cidre que je connais. A votre santé. (*Il se verse à boire et sort de sa poche un carnet graisseux.*) Dites donc... vous ne connaissez pas une fille — une fille — pas une femme — sur qui je puisse compter pour la fin de l'année ?

CHAPOIS

Il y a la petite Bourdiot...

M. FRANÇOIS, *feuilletant le carnet.*

Elle est inscrite. C'est pour la Saint-Martin.

CHAPOIS, *cherchant.*

Je n'en vois pas d'autre que la petite Bourdiot.

M. FRANÇOIS

Et Adrienne Fauque ?...

CHAPOIS

Oh !... Elle est sage...

JUBIER

T'es fou... Adrienne Fauque ?

M. FRANÇOIS

Je vois sur mon carnet qu'elle parlait au fils Bouillard...

JUBIER

Il n'est plus à jour, votre carnet... Si vous avez à espérer, c'est avec le fils Calmot.

M. FRANÇOIS

Moi, que ce soit l'un ou l'autre, vous comprenez...

JUBIER

Et ça ne serait que pour dans six ou sept mois, d'après ce que m'a dit l'épicière.

M. FRANÇOIS

Je l'inscris aux douteuses.

JUBIER

Elle est bonne, son eau-de-vie de cidre.

BRETONNET, *allant à la table.*

Je vas te dire ça.

M. FRANÇOIS

Tout ça ne me donne pas ce que je cherche.

CHAPOIS

Et la fille Ménard ?

M. FRANÇOIS

Attendez... fille Ménard... C'est pour la Saint-Martin.

JUBIER

Encore.

BRETONNET, *riant.*

Elles sont donc toutes pour la Saint-Martin ?

M. FRANÇOIS

Mais oui, ça correspond à la fête locale... J'ai encore Adèle à voir. (*Il va vers la gauche.*)

JUBIER

Il faut qu'il en ait, une caboche, cet homme-à !...

CHAPOIS

Et de l'ordre dans ses écritures !

BRETONNET, *après avoir bu.*

Sûr, qu'elle est bonne.

M. FRANÇOIS

Adèle !... Adèle !... Écoute un peu, mon petit chat.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ADÈLE.

M. FRANÇOIS, *à Adèle, à gauche.*

Eh bien, la jeunesse, on travaille toujours ?

ADÈLE, *très jeune, très fraîche, très gaie, amoureuse et malicieuse pendant toute la scène.*

Vous voyez, monsieur François.

M. FRANÇOIS

J'ai une place pour toi, ma belle.

ADÈLE

Mais je n'en cherche pas, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Une bonne place.

ADÈLE

Je n'en veux pas, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Qu'est-ce que tu vas faire ici toute seule ?

ADÈLE

Je ne serai pas toute seule, je vais me marier.

M. FRANÇOIS

Toi aussi ! Il n'y a pas à dire, elles sont enragées ! Mais le métier va devenir impossible. Si ça continue, avant deux ans, on ne trouvera plus une fille-mère dans tout le département !... Et avec qui vas-tu te marier ?

ADÈLE

Tiens ! Avec le fils Bordin.

M. FRANÇOIS

Il ne veut pas de toi.

ADÈLE

Que si.

M. FRANÇOIS

Les parents ne consentiront pas.

ADÈLE

Que si.

M. FRANCOIS

Il va épouser la fille Claudet.

ADÈLE

Que non.

M. FRANÇOIS

Le père et la mère Bordin ont donc changé d'avis ?

ADÈLE

Dès qu'on a su que bientôt je pourrais être nourrice, tout le monde a changé d'avis, monsieur François. Avant, les garçons me regardaient bien un peu, mais pas un ne pensait au mariage, ils disaient tous : « Cette petite maigrichonne-là, elle ne sera pas capable de rien rapporter à son mari. » Ça m'agaçait d'entendre dire cela.

M. FRANÇOIS

Alors, tu t'es mis en tête de leur prouver qu'ils avaient tort.

ADÈLE

Naturellement, monsieur François

M. FRANÇOIS

Et tu y es arrivée ?

ADÈLE

Facilement, monsieur François. Alors, quand ils ont vu cela, et que j'engraissais et que je devenais plus avenante, ils voulaient tous se marier avec moi.

M. FRANÇOIS

Tu as eu l'embarras du choix.

ADÈLE

Que non, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Comment cela !

ADÈLE

Lorsqu'ils ont appris que je ne voulais pas aller faire une nourriture à Paris, ils ont tous disparu.

M. FRANÇOIS

Naturellement.

ADÈLE

Excepté un.

M. FRANÇOIS

Le fils Bordin ?

ADÈLE

Le fils Bordin.

M. FRANÇOIS

C'est un serin.

ADÈLE

Je ne pense pas, monsieur François...

M. FRANÇOIS

Comment allez-vous vivre ?

ADÈLE

Nous prendrons un ou deux enfants de l'hospice.

M. FRANÇOIS

On n'en donne pas dans la commune.

ADÈLE

Je le sais bien... Nous irons demeurer à deux lieues d'ici, à Margny.

M. FRANÇOIS

Tu étais bête dans le temps, tu as changé.

ADÈLE

Grâce à Bordin, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Qu'est-ce qui te les fera avoir, les enfants de l'hospice?

ADÈLE

M. Corbet, le député... Bordin est allé le trouver.

M. FRANÇOIS

Allons, il n'y a rien à faire avec toi. Dis donc! Quand tu auras une maison, il faudra t'assurer contre l'incendie.

ADÈLE

J'y pensais.

M. FRANÇOIS

Tu sais que je représente la meilleure compagnie de France... Si tu ne veux pas avoir d'ennuis avec les inspecteurs des enfants assistés, je ne te conseille pas de t'adresser à d'autre qu'à moi.

ADÈLE

Soyez tranquille, monsieur François.

M. FRANÇOIS

Et je te garderai une pièce de vin pour ton entrée en ménage.

ADÈLE

C'est que nous ne sommes pas riches.

M. FRANÇOIS

Allons! parce que c'est toi, tu l'auras à soixante francs, rendu chez toi.

ADÈLE

Nous en reparlerons, monsieur François! Au revoir.

M. FRANÇOIS

Au revoir! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* ADÈLE, *plus* PLANCHOT

JUBIER, *à Chapois.*

Attends, je vais aller chercher du papier et de l'encre, tu vas m'écrire, ça toi. (*Il sort par la droite et revient bientôt avec Planchot qui reste sur sa porte.*)

BRETONNET, *allant à M. François.*

Monsieur François?

M. FRANÇOIS

Quoi ?

BRETONNET

Quand une femme ne vous donne pas d'enfants, est-ce qu'on peut divorcer ?

M. FRANÇOIS

Oui.

M. BRETONNET, *joyeux.*

Ah ! vous qui connaissez des députés... est-ce que...

M. FRANÇOIS

Vous ne me laissez pas finir... On peut divorcer, mais faut être empereur.

BRETONNET

Ah ! Alors moi je n'ai rien à espérer...

M. FRANÇOIS, *en sortant.*

Non... (*A lui-même.*) Me voilà forcé de courir chez la petite Fauque, maintenant... A tantôt la société...

BRETONNET

Si vous voulez bien, je vais vous accompagner... Donnez-moi un renseignement, monsieur François. Quand une femme ne vous donne pas d'enfant... (*Ils disparaissent.*)

JUBIER, *à Chapois.*

Voilà ce qu'il faut leur dire. (*Il dicte.*) « Monsieur, madame... En reconduisant ma femme à

la gare lorsqu'elle s'est rendue chez vous pour nourrir votre bébé qui... » Il faudrait quelque chose qui leur fasse plaisir... « qui... qui... qui est si gentil » Non. Attends... « Qui ressemble tant à Monsieur... J'ai attrapé un chaud et froid... que j'en suis encore malade depuis si longtemps, malgré ce que j'ai dépensé chez le médecin et le pharmacien. » A la tienne. (*Il boit un grand verre de vin.*) » Alors, je suis très contrarié de l'ennui que je vais vous porter, mais il faut que ma femme revienne. Peut-être qu'elle ne me retrouvera pas vivant. Je vous salue avec respect. Jubier »... Nous verrons bien si elle continuera à m'envoyer son mois tout sec.

CHAPOIS

Ça, ça doit te valoir au moins deux cents francs.

JUBIER, *tirant un papier de son portefeuille.*

Je l'espère. Voilà l'adresse.

CHAPOIS

Au moins. Si ta femme n'est pas une bête.

JUBIER

Allons mettre ça à la poste. On boira un verre chez Trignaud.

CHAPOIS

Oui, mais c'est moi qui paye... Viens-tu, Planchot ?

PLANCHOT

Non, merci. (*Lorsqu'ils sont sortis. En a-parte.* Tout de même ! Ils en gagnent de l'argent ! (*Entre le père Planchot puis M. Denisart en tenue de bicycliste.*)

SCÈNE VIII

LE PÈRE PLANCHOT, M. DENISART, PLANCHOT

LE PÈRE PLANCHOT, *sur la route, à Denisart.*

Vous donnez point la peine d'aller plus loin, mon bon monsieur. Je vas voir si y sont chez eux. Ne vous donnez point la peine. (*Il court. Il entre. A Planchot.*) Voilà le bourgeois... Ta femme ?

PLANCHOT

Elle ne veut pas.

LE PÈRE PLANCHOT

Elle ne veut pas !... Dis rien.

DENISART

Ils sont chez eux ?

LE PÈRE PLANCHOT

N'y a que mon fils, mon bon monsieur. Sa femme, elle est sortie... Elle est allée voir un petit nourrisson à deux minutes d'ici. Elle aime tant les enfants, monsieur, surtout les petits Parisiens... Même que je suis quelquefois à lui

dire... » Mais qu'est-ce que tu as après ces petits Parisiens? » C'est son idée... C'est pour ça qu'elle cherche à s'engager.

DENISART

Écoutez, je vous l'ai dit, après les renseignements que l'on m'a donnés et qui sont excellents...

LE PÈRE PLANCHOT

Eh bien! pourquoi donc qu'il ne l'auraient pas été?... Mais monsieur, vous pouvez aller dans tout le canton, de porte en porte, parler des Planchot... Allez-y... Non, mais allez-y!... Excellents! J'crois bien qu'ils sont excellents, les renseignements... — Non mais, j'vous dis : Pourquoi qu'ils ne l'auraient pas été?... L'autre monsieur de Paris, il le disait bien... c'est pour ça qu'y tient tant à elle...

DENISART

Quel autre monsieur?

LE PÈRE PLANCHOT

... Qu'est venu la demander pour faire une nourriture, donc. Même qu'il faudra savoir si elle n'a pas accepté.

DENISART

Si elle nous plaît, si elle plaît à ma femme

qui va arriver d'un moment à l'autre, nous donnerons quatre-vingts francs.

PLANCHOT

Oui, c'est le prix.

DENISART

Peut-être même irons-nous un peu plus loin.

LE PÈRE PLANCHOT

Si elle n'est point déjà engagée.

DENISART

Je vais, en attendant, aller voir le docteur Richon. A quelle heure reviendra-t-elle?

LE PÈRE PLANCHOT

Oh! Faut point vous donner la peine de l'attendre... Je crois bien maintenant me rappeler qu'elle est prise... Savez-vous, monsieur, en allant chez M. Richon, vous devriez entrer chez la Mathieu. (*Il le fait sortir.*) Vous voyez bien cette petite maison... rouge... pis l'autre après... pis l'autre... Là, vous demanderez, c'est à côté... c'est une très brave femme, la Mathieu... Allez toujours la voir...

PLANCHOT

Moi, je crois bien qu'elle ne fera pas l'affaire de monsieur.

LE PÈRE PLANCHOT

Pourquoi pas... Allez-y, mon bon monsieur...

Vous ne pouvez pas se tromper... Nous, nous allons envoyer chercher Lazarette... A tantôt.

DENISART

A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

PLANCHOT, LE PÈRE PLANCHOT, *plus* LAZARETTE.

PLANCHOT

Pourquoi que tu l'as envoyé chez la Mathieu ?

LE PÈRE PLANCHOT

Parce que je sais qu'elle n'est pas chez elle... et que Mathieu qui y est, lui, est plein comme une barrique. Sois tranquille.

PLANCHOT, *admiratif.*

T'as du jugement.

LE PÈRE PLANCHOT

Maintenant, dis un peu à ta femme qu'elle vienne me parler.

PLANCHOT

Lazarette... Le père est là... Il te demande.

LAZARETTE, *entrant.*

Bonjour, père.

LE PÈRE PLANCHOT

Bonjour.

LAZARETTE

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE PÈRE PLANCHOT

Il y a que j'ai quelque chose à vous dire. Dans notre famille, il n'y a jamais eu de feignants ni de feignantes.

LAZARETTE

C'est pour moi que vous dites cela ?

LE PÈRE PLANCHOT

Non. C'est pour la voisine.

LAZARETTE

Mais, père, je suis levée le matin dès qu'il fait jour, et je travaille jusqu'au soir.

LE PÈRE PLANCHOT

Alors c'est que le fils Planchot a épousé une princesse.

LAZARETTE

Qu'est-ce que j'ai fait qui vous a déplu ?

LE PÈRE PLANCHOT

Rien du tout, puisqu'il est entré une princesse dans notre famille.

LAZARETTE

Écoutez, père. Si vous voulez que je comprenne ce que j'ai fait de mal, il faut me le dire

tout net. Chez nous, quand on a quelque chose à se reprocher...

LE PÈRE PLANCHOT

Je sais bien que chez vous, ça n'est pas chez nous. Nous, nous sommes des propres-à-rien, des paysans.

LAZARETTE

Mes parents aussi étaient des paysans.

LE PÈRE PLANCHOT

Mais il y a paysans et paysans, vous allez dire... Et nous...

LAZARETTE

Je vous assure...

LE PÈRE PLANCHOT

Chez nous, les enfants ne coupent pas la parole à leurs parents. Je ne sais pas comment on fait dans votre pays. Dans le nôtre, c'est comme ça...

LAZARETTE

Alors, j'attends que vous me parliez de façon à ce que je puisse comprendre.

LE PÈRE PLANCHOT

Regardez-moi ces airs de poule qui veut faire le coq. Vous voulez que je mette les points sur les i, ça ne va pas être long. Après tout, je me trompe peut-être. Voilà ; il y a une bonne place

de nourrice sur lieu à prendre. Il faut partir ce soir... Eh ben?... vous partez?... C'est oui?

LAZARETTE

Non.

LE PÈRE PLANCHOT

Pourquoi?

LAZARETTE

J'aime mieux rester avec mon petit et mon mari.

LE PÈRE PLANCHOT

Parce que?

LAZARETTE

Parce qu'ils ont besoin de moi.

LE PÈRE PLANCHOT, *à son fils.*

Tu ne peux pas te passer d'elle, toi? On te mettra entre quatre planches si tu ne vois plus ta marquise tous les jours, hein?... Non, mais réponds-moi... Je veux que tu me répondes... Si c'est toi qui l'empêches de partir, nous allons commencer une autre chanson.

PLANCHOT

Je ne l'empêche pas de partir, moi.

LAZARETTE, *douloureusement.*

Ah! Planchot! C'est bien de respecter son père, je ne te conseillerai jamais de lever la tête devant lui. Seulement, tu n'es plus un enfant, et t'as trop peur de lui, vrai, t'as trop peur.

LE PÈRE PLANCHOT

Eh ben, qu'y bouge donc... (*Un silence.*)

LAZARETTE

Si Planchot peut se passer de moi, mon petit, lui, ne peut pas s'en passer.

LE PÈRE PLANCHOT

Qu'est-ce qu'il a d'autrement que les autres, votre petit, hein ? Est-ce que tous les enfants de nos pays ne poussent pas bien, pendant que leur mère gagne à Paris de quoi les élever ?

LAZARETTE

Je ne veux pas être nourrice.

LE PÈRE PLANCHOT

Ma mère l'a été nourrice, et puis ma femme... Alors ?

LAZARETTE

Je ne pourrai pas.

LE PÈRE PLACHOT

Qu'est-ce que vous ne pourrez pas ?

LAZARETTE

Eh bien, je ne pourrai pas soigner un autre enfant, un enfant que je ne connais point, le débarbouiller, le caresser, pendant que le mien... Je ne sais pas comment vous expliquer ça... Je me ferais l'effet d'une voleuse... oui... pour moi... je vendrais quelque chose qui n'est pas à

vendre, qui est à lui, et pas à moi. Et puis, j'aurais trop peur de le perdre, comme le premier.

LE PÈRE PLANCHOT

S'il n'y a que ça qui vous empêche de partir !

LAZARETTE

C'est pas assez ?

LE PÈRE PLANCHOT

C'est des idées... A la première nourriture, ça arrive souvent, que même des femmes de chez nous se mettent comme ça des manigances dans la caboche... Ça vous passera.

LAZARETTE

Père... mon petit... Enfin, s'il allait mourir...

LE PÈRE PLANCHOT

J' suis t'y mort, moi ?... Non, mais je vous demande un peu de me dire si je suis mort... Et Planchot qui est là... est-y mort ?... Dites-moi, est-il mort, Planchot ?... Et tous les autres, est-ce qu'ils sont morts ?

LAZARETTE, *à elle-même.*

Ceux qui sont morts, on ne les voit pas.

LE PÈRE PLANCHOT

Ils vivent tous, ceux qui sont bien soignés.

LAZARETTE

Personne ne saura le soigner comme moi.

LE PÈRE PLANCHOT

C'est entendu, vous êtes un ange du bon Dieu descendu sur la terre... Personne ne saura le soigner comme vous!... Vous donnez pas de coups de pied, ça pourrait vous faire du mal... Et votre premier qui est mort à trois ans, vous l'avez soigné, hein, vous ne l'avez pas quitté, hein? Eh bien? Eh bien, peut-être que si vous aviez été à Paris, il vivrait encore...

LAZARETTE

Oh! père! ce que vous me dites là! ce que vous me dites là!... Mon petit Georges...

LE PÈRE PLANCHOT

Je ne dis point que ça soit, je dis « peut-être ». Peut-être empêche de mentir... La mère en a élevé dix-sept, des enfants... vous ne direz pas qu'elle ne s'y connaît pas aussi bien que vous? Et avec l'argent que vous enverrez de Paris on donnera à votre gosse tout ce qui lui faudra... plus que vous ne pouvez lui donner maintenant. Et s'il est malade, on pourra ne pas regarder au prix des médicaments... Il sera chez nous... Nous, les vieux, nous n'aurons plus que ça à faire, on le cajolera, en s'occupera de lui du matin au soir...

PLANCHOT

Et puis moi, je serai là.

LAZARETTE

Oui... mais on m'a dit que le biberon...

LE PÈRE PLANCHOT

Avec quoi donc que j'ai été élevé, moi ? J'ai soixante-dix ans, et je ne crains personne pour la santé.

LAZARETTE

Je veux rester avec mon petit.

LE PÈRE PLANCHOT

Oui. (*A son fils.*) Alors, c'est elle qui dit « je veux » dans ton ménage, espèce de Nicodème !

PLANCHOT

Lazarette, c'est pas à toi de dire « je veux. »

LE PÈRE PLANCHOT

Si c'est pas à elle, c'est à toi de le dire, à moins que tu ne sois aussi bête qu'un Parisien devant les femmes.

PLANCHOT, *à Lazarette.*

Tu devrais accepter ce qu'on te propose.

LAZARETTE

Non.

LE PÈRE PLANCHOT

Elle ne te l'envoie pas dire, ta princesse, mon pauvre moutard.

PLANCHOT, *à Lazarette.*

J'ai ruminé tout ça depuis tantôt. Il faut que tu ailles à Paris. (*Sans énergie.*) Je le veux, là !

LE PÈRE PLANCHOT, *ricanant.*

T'as des façons de dire « je veux ! » Mets-toi à genoux, pendant que tu y es. Je vas lui parler, moi... Dites donc, la belle, combien que vous avez eu, en vous mariant ?

LAZARETTE

Vous le savez bien.

LE PÈRE PLANCHOT

Dites-le tout de même.

LAZARETTE

Rien.

LE PÈRE PLANCHOT

Il n'a pas fallu de charrette pour amener votre butin, ni de sacoche pour mettre vos louis d'or. Vous êtes arrivée avec ce que vous aviez sur le dos. C'est y vrai ?

LAZARETTE

Oui.

LE PÈRE PLANCHOT

Eh bien ?

(*Silence.*)

LAZARETTE

Quoi... Parlez...

LE PÈRE PLANCHOT

Eh ben ? Ça ne vous a pas étonnée que moi, qu'aime mon gars, je lui donne mon consentement à se marier avec vous... lui qui avait quinze cents francs et du linge, et deux costumes de dimanche, et tout ce qu'il faut?

LAZARETTE

Je ne sais pas...

LE PÈRE PLANCHOT

Je me suis dit : Voilà une fille qui n'est pas une beauté, elle n'a pas un rouge liard, mais elle a dans la frimousse un je ne sais pas quoi qui plaira aux Parisiens ; elle a l'air futé, elle nous gagnera des sous. (*A son fils.*) C'est-y vrai, Planchot, que je t'ai dit ça?...

PLANCHOT

Oui, c'est vrai.

LE PÈRE PLANCHOT

A votre premier enfant, je me suis déjà douté que j'étais refait. Vous avez été malade — comme une dame, s'il vous plaît — ce nigaud-là vous a soutenue... enfin, ç'a été une nourriture de perdue. Cette fois, vous êtes bien portante. Alors, moi je vous dis que si vous ne voulez pas en profiter, vous êtes une vilaine engeance.

LAZARETTE

Mon Dieu ! Est-ce que vous m'aviez dit ça, à moi, que vous comptiez là-dessus.

LE PÈRE PLANCHOT

Je ne vous l'ai point dit ?... D'abord... c'est-y sûr que je ne vous l'ai point dit ?... Mais quand même... je veux bien. Je suis t'y un imbécile ou un père qui n'a pas de souci de son fils et qui l'aurait laissé faire son malheur en épousant une fille sans argent ?

LAZARETTE

L'argent ! l'argent ! Ah ! ça vous tient, l'argent ! Vous ne vivez que pour ça, vous ne pensez qu'à ça !... Pour en avoir un peu plus, vous vendriez tout, jusqu'à la santé des petits... Vous dites que dans mon pays on vaut moins que chez vous. Eh bien, ça n'est pas vrai.

PLANCHOT

Dis-donc, tu ne vas pas parler comme ça !... Tu m'entends.

LAZARETTE

Laisse-moi tranquille, toi... Tu veux faire le maître parce que ton père est là... Tu ne m'empêcheras pas de dire que dans mon pays, les femmes gardent leur sein pour leurs petits. Elles ne vont pas porter tout à Paris, à des enfants de

bourgeois, en abandonnant ceux qu'elles ont faits. Les filles, chez nous, quand on les marie, ne sont pas comme des femelles d'animal qu'on mène au mâle pour tirer profit de leur lait... L'argent! vous n'avez que ce mot-là à la bouche, l'argent! Vous me reprochez de n'être pas d'ici, eh bien, maintenant que je vois tout ça, j'en suis orgueilleuse...

PLANCHOT

Lazarette, tu vas te taire.

LAZARETTE

Tu ne vaux pas mieux que les autres, toi... Je t'aimais bien, je t'avais dans le sang, avant de nous marier... eh bien, parole, si j'avais su que tu ne m'épousais que dans l'espoir que je te rapporterais de l'argent en me louant, en me cédant à d'autres, même si ça expose notre enfant à la mort, je t'aurais laissé où tu étais, toi et tes quinze cents francs!... On dit qu'à Paris il y a des hommes qui vivent aux crochets des femmes, vous êtes pareils.

PLANCHOT

Tu vas te taire! tu vas te taire!

LAZARETTE

Oui, vous êtes pareils!... L'argent! T'aimes mieux l'argent que ta femme, t'aimes mieux l'argent que ton gosse... Tout le monde est

comme toi, ici... Il n'y a qu'à voir voir votre cimetière, il est plein de toutes petites croix, sur des tombes grandes comme des berceaux ! J'en ai un là-bas... et vous voulez... (*Les sanglots l'empêchent de continuer.*)

PLANCHOT, *ému malgré lui.*

Allons, pleure pas comme ça, voyons... Te voilà bien avancée de te mettre dans un état pareil... Tu dis des choses, je ne sais pas où tu vas les chercher... Puisqu'on te jure qu'il sera bien soigné, allons, comme si c'était par toi...

LAZARETTE, *effondrée.*

Si j'en étais bien sûre, mais là bien sûre...

LE PÈRE PLANCHOT, *troublé.*

Je vous dis que vous nous prenez pour des sauvages... ! Je ne sais pas ce que nous avons fait, mais vous ne pouvez pas nous voir. Vous m'avez parlé, là, tout à l'heure, comme personne ne m'a parlé... Eh bien, je vous donne le pardon, parce que c'est par amitié pour votre petit que vous disiez toutes ces bêtises.

PLANCHOT

Tu vois bien que le père est bon... qu'il te comprend... Hein ?

LAZARETTE, *dans les larmes.*

Je ne dis pas non...

PLANCHOT

T'as eu raison de lui dire des mots comme ça, dis? t'as eu raison...?

LAZARETTE

Non, je n'ai pas eu raison... je le sais bien...

PLANCHOT

Alors?

LE PÈRE PLANCHOT

Si c'était pour aller en Amérique, je comprendrais. Mais Paris, ça n'est pas si loin... Si jamais il lui arrivait la plus petite des choses, au mioche, est-ce qu'on regarderait à vous envoyer une dépêche pour vous faire venir... Croyez-vous donc que je ne l'aime pas, moi aussi, ce gamin-là!

PLANCHOT

Si tu refuses, qu'est-ce qu'on pensera de toi dans le pays... On dira... on dira... des choses vilaines...

LAZARETTE

Allons... Puisqu'il le faut, j'irai...

LE PÈRE PLANCHOT

Vous pouviez pas dire ça tout de suite, plutôt que de vous faire du mal à pleurer comme une fontaine...

LAZARETTE

Mais vous en aurez bien soin, n'est-ce pas...

Vous le soignerez bien... Il a déjà ses petites habitudes... Il faudra... il faudra... Mon gosse! mon gosse! mon pauvre petit gosse! (*Elle sort en sanglotant.*)

PLANCHOT, *qui l'a suivie des yeux.*

C'est une bonne femme tout de même.

LE PÈRE PLANCHOT

Oui. C'est une bonne femme... Va la consoler... Dis-y encore qu'il ne manquera de rien, foi de Planchot. Dis-y qu'elle mette un tablier propre et un bonnet, qu'elle soit avenante pour les bourgeois qui vont arriver. Qu'elle accepte tout... Et puis, pour l'argent, elle dira que c'est avec nous qu'ils faut qu'ils s'entendent, ça vaut mieux, pas vrai?

PLANCHOT

Oui, père.

LE PÈRE PLANCHOT

Maintenant, pour qu'on ne soit pas embêté avec la loi, il faudra qu'elle dise que nous gardons ton mioche pour rien. Comme ça, les médecins inspecteurs ne seront pas toujours sur notre dos... Seulement, combien qu'elle nous donnera?

PLANCHOT

Je ne sais pas, ce que vous vous voudrez.

LE PÈRE PLANCHOT

Il y en a qui donnent vingt-cinq francs... mais c'est pas assez pour qu'un enfant soit bien soigné.

PLANCHOT

On vous en donnera trente.

LE PÈRE PLANCHOT

Pour bien faire... mais alors, là... bien ; pour le nourrir... y donner du lait tant qu'il en voudra, et puis plus tard, des bonnes bouillies... y fourrer tous les médicaments, faire venir le médecin... le tenir bien propre... Ça coûte, tout ça, tu sais. Nous n'avons point de vache... le lait, le savon, et tout ce qui est besoin... faudrait presque compter jusqu'à trente-cinq francs.

PLANCHOT

Je le dirai à Lazarette...

LE PÈRD PLANCHOT

Oui, mais explique lui bien tout ce que ça coûte...

PLANCHOT

Oui.

LE PÈRE PLANCHOT

Et dis-y qu'elle soit avenante avec les bourgeois, hein ?

PLANCHOT, *sortant.*

Oui, père.

LE PÈRE PLANCHOT, *seul.*

Voilà une bonne journée de gagnée. *Entre le Dr Richon, vieux médecin de campagne.*

SCÈNE X

LE PÈRE PLANCHOT, LE Dr RICHON

LE Dr RICHON

Bonjour, père Planchot.

LE PÈRE PLANCHOT

Bonjour, monsieur le docteur.

LE Dr RICHON

Et vos Parisiens, ils ne sont pas encore arrivés.

LE PÈRE PLANCHOT

Je les attends, monsieur le docteur. Le monsieur est allé vous chercher. Aussi vrai que nous voilà tous les deux, je les attends.

LE Dr RICHON

Ils doivent venir avec un de mes confrères. (*Entre le Dr Tirelle, qui descend de machine sur la route. Bicycliste ultra élégant.*

LE Dr TIRELLE

M. Planchot?...

LE PÈRE PLANCHOT

C'est ici, monsieur... je suis le père Planchot.

LE Dr TIRELLE

Je suis le médecin de la famille qui doit prendre votre fille comme nourrice. Vous êtes au courant...

LE PÈRE PLANCHOT

C'est ma belle-fille, ma bru, monsieur le docteur... Mais ça ne fait rien.

LE Dr TIRELLE

Nous avons des amis en automobile. Ils ont eu un petit accident là au carrefour de l'église.

LE PÈRE PLANCHOT

Je vais aller regarder si je peux leur être bon à quelque chose...

LE Dr TIRELLE

Et ensuite, nous pourrons voir la nourrice?...

LE PÈRE PLANCHOT

Oui, oui, oui bien... (*Il sort.*)

SCÈNE XI

LE Dr RICHON, LE Dr TIRELLE

LE Dr RICHON

Je me présente moi-même, monsieur et cher confrère... Modeste praticien de campagne...

LE Dr TIRELLE

M. le Dr Richon ?... Enchanté, mon cher confrère... Je vous ai prié de venir pour vous demander des renseignements sur la femme Planchot, que nous examinerons tout à l'heure, d'ailleurs.

LE Dr RICHON

Ils sont excellents à tous points de vue.

LE Dr TIRELLE

Primipare ?

LE Dr RICHON

Secondipare.

LE Dr TIRELLE

Tant mieux.

LE Dr RICHON

Le premier enfant, mort d'accident.

LE Dr TIRELLE

Très bien. Parfait. Antériorités ?

LE Dr RICHON

Très bonnes.

LE Dr TIRELLE

Très bien... Ouf! il fait chaud dans votre patelin. Ça va, la clientèle?

LE Dr RICHON

Peu.

LE Dr TIRELLE

C'est comme partout. Il y a trop de médecins et pas assez de malades. Si nous pouvons remmener la nourrice, ma cliente va être contente.

LE Dr RICHON

Elle est trop faible pour nourir elle-même?...

LE Dr TIRELLE

Elle est un peu faible, en effet, et sur sa demande, j'ai déconseillé l'allaitement. Mais nous avons affaire à un nourrisson de six mois, dont la nourrice est partie subitement. (*Passe, au fond, un pauvre homme dont la moitié de la figure est cachée par un bandeau noir. Le Dr Tirelle le remarque.*)

LE Dr RICHON

Très bien.

LE Dr TIRELLE

Elles allaitent elles-mêmes, ici, les bourgeoises?

LE Dr RICHON

Je ne permettrais pas à une de mes clientes de faire autrement.

LE Dr TIRELLE

En province, oui... mais à Paris.

LE Dr RICHON

Je sais bien... Cependant, à Paris, on y fait les enfants de la même manière qu'à la campagne.

LE Dr TIRELLE

Oui et non. Mais ça serait trop long à vous expliquer. Voyez-vous, mon cher confrère, une femme un peu répandue dans le monde, a des devoirs vis-à-vis de ce monde, vis-à-vis d'elle-même, vis-à-vis de son mari, si vous voulez. L'allaitement, c'est la claustration forcée pendant un an. Vous ne pouvez raisonnablement pas demander cela à une femme jolie, spirituelle, ambitieuse... On n'a pas le droit d'exiger d'elle le sacrifice de sa jeunesse et de sa beauté parce qu'un hasard malheureux l'a rendue mère...

LE Dr RICHON

Du moment qu'à Paris on appelle ça un hasard malheureux...

LE Dr TIRELLE

Evidemment ici, c'est le contraire. Un enfant, c'est un gagne-pain. Toutes les femmes vont à Paris pour être nourrices n'est-ce pas ?

LE Dr RICHON

Presque toutes. Les autres prennent en garde les enfants que l'Assistance publique leur envoie, les petits abandonnés. Ce pays est entretenu par la misère et le vice de Paris.

LE Dr TIRELLE, *comme à lui-même.*

Je m'étais toujours douté que le vice devait avoir du bon ..

LE Dr RICHON

Comment, monsieur?

LE Dr TIRELLE

Je dis cela pour plaisanter, mon cher confrère. Alors ici, vous avez peu de malades?

LE Dr RICHON

Nous n'avons guère que les enfants. Ceux des nourrices sur lieu... et les autres. Nos paysannes à force de considérer l'enfant comme un gagne-pain, ont perdu pour la plupart l'instinct de la maternité. Hier, une de ces malheureuses, fatiguée de voir ses petits s'en aller, me disait en pleurant : « Mais enfin, monsieur, les médecins ne pourraient donc pas trouver le moyen de donner du lait à une femme sans qu'elle ait besoin d'avoir un enfant? »

LE Dr TIRELLE

Ça, c'est amusant... (*Regardant au loin.*)

Arrivent-ils, avec leur teuf-teuf?... Qu'est-ce que c'est que ce mendiant que je vois là-bas, et qui a passé là tout à l'heure, avec un bandeau noir sur la figure.

LE Dr RICHON

Une victime.

LE Dr TIRELLE

Je ne comprends pas.

LE Dr RICHON

Vous y tenez? Eh bien, voici. Un nourrisson de l'Assistance publique était atteint par hérédité, de la plus redoutée des maladies contagieuses. Vous savez laquelle. L'enfant l'a communiquée à la nourrice. Une gerçure du sein a suffi. L'homme qui vient de passer, c'est le mari de cette nourrice. Il paraît soixante ans, et n'en a pas quarante. Ses enfants sont contaminés également. Lui, il est perdu... Et malgré les examens les plus attentifs, un danger semblable plane sur toutes les maisons de nos campagnes...

LE Dr TIRELLE

Mais ceux à qui pareil malheur arrive, on doit les couvrir d'or.

LE Dr RICHON

Oui?... Eh bien, savez-vous ce qu'on a fait

pour le malheureux que vous venez de voir et qui sera aveugle dans six mois ? Le directeur de l'Agence, le médecin inspecteur sont allés, au début, trouver la nourrice, ils lui ont dit que ce n'était rien, qu'on la soignerait gratuitement. Puis, comme elle était dans la misère, car elle ne pouvait plus exercer son métier, on lui a donné *deux cents francs*, en lui faisant signer une renonciation à tous ses droits. C'est avec deux cents francs que l'Assistance publique paye la santé d'une famille qu'elle a empoisonnée. Et le directeur de l'Agence qui a fait cela est bien noté par ses chefs parce qu'il sait éviter des ennuis à l'administration !

LE Dr TIRELLE, *sans accent.*

C'est épouvantable.

LE DOCTEUR RICHON

Je n'ai pas dit le contraire.

LE DOCTEUR TIRELLE

Ah ! je les entends !... Alors, vous dites, secondipare, premier enfant mort d'accident, saine...

SCÈNE XII

LE DOCTEUR TIRELLE, LE DOCTEUR RICHON, MADAME DENISART, FRANÇOIS, LAZARETTE, LE PÈRE PLANCHOT.

MADAME DENISART, *à bicyclette sur la route.*

C'est par ici, j'aperçois le docteur !... (*A M. François qui vient d'entrer.*) Prenez garde ! (*Sans descendre de bicyclette elle entre dans la cour des Planchot. Elle saute légèrement de machine. Elle est très élégante, très jolie, en culotte.*) Bonjour, tout le monde !

LE Dr TIRELLE, *au Dr Richon.*

Voici la mère. (*Madame Denisart range sa machine contre la haie.*)

M. FRANÇOIS, *après un salut, présentant Lazarette qui vient d'entrer.*

Voici la nourrice. (*Le père Planchot paraît sur la route.*)

RIDEAU

ACTE II

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DENISART, MADAME DENISART, *puis* MARIE, ET LAZARETTE

MADAME DENISART, *entrant, à son mari.*

Ce n'est rien.

DENISART

Il est tout à fait bien, maintenant?

MADAME DENISART

Tout à fait. Par ce beau temps, Nounou le sortira tout à l'heure.

DENISART

Toujours gentille, Nounou?

MADAME DENISART

Toujours. Nous sommes tombés sur une vraie perle.

DENISART

Je crois bien que, sans elle, notre pauvre petit Guy...

MADAME DENISART

Il ne faut rien exagérer. Mais la vérité c'est qu'elle l'a soigné comme s'il avait été à elle... Je vais sortir plus contente.

DENISART

Tu sors? Mais c'est aujourd'hui lundi.

MADAME DENISART

Je serai rentrée avant que personne n'arrive. Je ne puis pas me dispenser d'aller chez la comtesse et chez madame Rovet, puisque ces pécores ont le même jour que moi... Je suis déjà assez contrariée de manquer le sermon du Père Espérance et la conférence sur l'amour à trois.

DENISART

On ne peut pas être partout.

MADAME DENISART

Malheureusement. (*Entre Edmond apportant des lettres. Il sort ausssitôt.*)

DENISART, *lisant les suscriptions des enveloppes.*

Monsieur et madame... Monsieur et madame... (*Il ouvre.*) Invitations à dîner.

MADAME DENISART

De qui?

DENISART

Les Clérambot et les Boguin... Pour le 22 et le 26...

MADAME DENISART

C'est la semaine prochaine.

DENISART

Oui.

MADAME DENISART

Nous n'avons déjà plus un jour libre.

DENISART

C'est très ennuyeux.

MADAME DENISART

Si c'est ennuyeux!... Pas pour les Boguin, ce sont des amis. Mais madame Clérambot ne peut pas me souffrir, j'aurais absolument voulu être là... Quel contre-temps... J'ai beau faire, j'ai beau me lever à dix heures pour ma correspondance, sortir aussitôt que je suis habillée, rentrer au galop pour la toilette du soir, je ne peux pas y arriver. Il faudrait que je me coupe en deux.

DENISART

Fais pas ça...

MADAME DENISART, *sans méchanceté.*

Comme c'est drôle ce que tu viens de dire..

Tu as de l'esprit? Tu devrais le garder pour quand il y aura du monde...

DENISART, *de même.*

Je veux bien. Mais alors tu garderas ta bonne humeur pour quand nous serons seuls...

MADAME DENISART, *riant.*

Pauvre loup !... Mets-toi à ma place...

DENISART

Une lettre du pays de Nounou.

MADAME DENISART

Bon ! Une tuile, je parie que c'est une tuile.

DENISART, *lisant.*

« Monsieur, madame... »

MADAME DENISART

De qui est-ce ?

DENISART, *regardant la signature.*

Planchot... (*Lisant.*) « Monsieur, madame, en reconduisant ma femme à la gare pour nourrir votre bébé qui ressemble tant à monsieur, » (*Parlé.*) C'est étonnant comme ces paysans ont des qualités d'observation exacte qu'on ne leur soupçonnerait pas. (*Lisant*) « qui ressemble tant à monsieur, j'avais attrapé un chaud et froid, comme monsieur et madame le savent, puisqu'ils ont eu des bontés pour mes médica-

ments; malgré cela, j'étais resté très faible, et hier, j'ai voulu recommencer à travailler. J'avais trop eu de vaillance, et je suis tombé, et je me suis foulé le pied droit. Que monsieur et madame apprennent ce malheur tout doucement à ma femme à cause que ça pourrait faire du mal à monsieur Guy... (*Parlé.*) C'est d'une délicatesse...

MADAME DENISART

Si ce n'est pas une carotte.

DENISART

Toi, tu ne crois à rien... (*Continuant.*) « Je ne sais pas comment faire. Je ne puis plus vivre tout seul. Il faudrait que ma femme revienne, car je ne veux pas que monsieur et madame croient que je leur dis ça pour qu'ils m'envoient de l'argent. Ils ont déjà été trop bons pour nous et surtout pour moi. Nous sommes pauvres, mais nous ne demandons rien à personne... » (*A sa femme.*) Tu vois, avec ton scepticisme... (*Reprenant.*) Mais que ma femme revienne. Je vous salue » avec un t. « Le mari de votre nourrice. Planchot ». (*Parlé.*) Tu avais raison. Pour une tuile, c'est une tuile.

MADAME DENISART

Quand je te disais de prendre une fille-mère!

DENISART

Et la morale ?

MADAME DENISART

C'est vrai...

DENISART

Enfin !

MADAME DENISART

Alors, ça va recommencer comme pour l'autre !... Bien entendu, nous ne laissons pas partir Nounou.

DENISART

Bien entendu... mais...

MADAME DENISART

A aucun prix. Elle a tiré Bébé d'embarras. Voici que nous avons eu une nouvelle alerte. Changer de nourrice en ce moment serait criminel.

DENISART

Si elle veut s'en aller ?

MADAME DENISART

Voilà ce qu'il faut faire... Écrire à son mari, lui exposer la situation et lui envoyer cent ou deux cents francs.

DENISART

Deux cents...

MADAME DENISART

... Deux cents, en lui demandant de nous

laisser Nounou. S'il a voulu nous exploiter il acceptera, et si c'est un brave homme, il acceptera encore. Mais, mon Dieu, que c'est irritant d'être à la merci de ces gens-là !

DENISART

Qu'est-ce que tu veux ?

MADAME DENISART

Et je vais encore être à court de temps... Je n'aurai pas dix minutes à donner aux Clerambot... Je me sauve... (*Elle sonne.*) Alors, tu te charges de cette lettre.

DENISART

Il vaudrait peut-être mieux que ce fût toi qui...

MADAME DENISART

Ah! non. J'en ai écrit huit ce matin, des lettres! (*A la femme de chambre.*) Mon chapeau?... La voiture est prête?...

MARIE

Oui, madame.

MADAME DENISART

Dis-lui que Bébé est souffrant... Dis même qu'il est très malade, si tu veux, et que nous ne pouvons vraiment pas... (*A Marie.*) Merci... que nous ne pouvons pas la laisser partir... Mes épingles... Offre-lui l'argent gentiment. (*Entre Lazarette.*) Chut !... Qu'est-ce qu'il y a, Nounou?

LAZARETTE, *costume de nourrice de riches.*

Madame, si vous voulez venir voir monsieur Guy...

MADAME DENISART

Il n'est pas bien ?

LAZARETTE

Si madame. Il dort comme une marmotte.

MADAME DENISART

Alors, c'est bon. (*Regard à la pendule.*) Trois heures dix... Ne sortez pas s'il ne fait pas très beau temps.

LAZARETTE

Bien, madame.

MADAME DENISART

Nounou, avez-vous faim ?

LAZARETTE

Non, madame.

MADAME DENISART

Vous devez avoir faim. J'ai remarqué que que vous aviez relativement peu mangé à déjeuner. Il ne faut pas penser qu'à vous, Nounou. Marie, vous direz qu'on lui donne quelque chose.

MARIE

Oui, madame. Des biscuits ?

MADAME DENISART

C'est cela.

MARIE

Avec quoi ?

MADAME DENISART

Avec quoi ?... André, croyez-vous qu'on puisse lui donner du vin de Bourgogne ?

LAZARETTE

Oh ! oui, madame.

MADAME DENISART

Je ne vous demande pas votre avis.

DENISART

Je ne sais pas, moi.

MADAME DENISART

Faites-moi penser à le demander tantôt au docteur... Jusqu'à ce que nous soyons fixés, vous lui donnerez de la bière.

LAZARETTE

Mais je n'ai pas faim.

MADAME DENISART

Ça ne fait rien. Je vous le répète, il ne faut pas penser qu'à vous... Et ne vous fatiguez pas, surtout... Marie ?...

MARIE

Madame.

MADAME DENISART

Vous lui ferez prendre la voiture pour aller aux Tuileries. Moi, j'irai en fiacre.

LAZARETTE

Mais madame, ce n'est pas si loin.

MADAME DENISART

Vous vous fatiguez trop... Et puis... Nounou ?

LAZARETTE

Madame ?... (*Madame Denisart lui parle bas à l'oreille.*)

MADAME DENISART

Vous le direz au docteur... André, venez, reconduisez-moi. (*Ils sortent en causant.*)

SCÈNE II

LAZARETTE, MARIE, *puis* EDMOND

LAZARETTE

Des biscuits avec de la bière !... Je n'ai pas faim de biscuits avec de la bière. Je n'en mangerai pas... Moi, d'abord, je ne peux plus... je ne peux plus manger tant que ça !... On me fera ce qu'on voudra, je ne peux plus... Des lentilles, du bifteck, des lentilles, du veau, des lentilles et du mouton à chaque repas, avec de la bière... Non, je ne peux pas, je ne peux plus.

MARIE

Il le faut cependant, Nounou. Madame a dit que je vous fasse servir quelque chose. Venez à la salle à manger.

LAZARETTE, *dans un fauteuil.*

Je n'irai pas à la salle à manger.

MARIE

Alors, on vous servira ici. Dites ce que vous voulez.

LAZARETTE

Je veux des artichauts avec du vinaigre.

MARIE

Oh! Nounou! M. Guy serait malade demain.

LAZARETTE

Alors, donnez-moi une bistouille.

MARIE

Une quoi?

LAZARETTE

Une bistouille. Il me semble que je prononce bien, pourtant... Du café avec de l'eau-de-vie.

MARIE

Oh! Nounou! Et M. Guy!

LAZARETTE

Ça lui donnera des forces.

MARIE

Écoutez, Nounou. Si vous me promettez de ne pas le dire à madame, je vais vous faire donner du malaga...

LAZARETTE

Allons! je veux bien. (*Marie va à la porte.*)

Moi, je ne peux plus. Toutes mes robes sont trop étroites... Tenez, Marie... Regardez... Il n'y a pas un mois qu'on m'a acheté celle-ci... Essayez de mettre votre main... Non, mais essayez. (*Edmond entre avec trois verres et une bouteille sur un plateau. Edmond est un admirable valet de chambre.*)

EDMOND

Biscuits et Malaga !...

LAZARETTE

Et voilà encore cet autre flambart qui arrive avec son plateau... Si on m'avait dit que le malaga me ferait un jour l'effet d'une médecine ! (*Edmond a versé. Elle boit.*) Qu'est-ce que c'est que ça ! En voilà une drogue... Je ne veux pas de cette saleté-là... C'est le Malaga des maîtres, ça, ça n'est pas le mien !

EDMOND

En effet. Il y a erreur. (*Il sort.*)

LAZARETTE

D'abord, elle ne m'a jamais plu, cette robe-là. J'en veux une autre. J'en veux une verte... Vous le direz à madame... (*Elle se lève et va devant la glace.*) J'ai vu une autre nourrice aux Champs-Elysées, qui en avait une verte, j'en veux une verte... Et puis, si on ne m'en donne pas une verte, on verra si ça fera du

bien à M. Guy, de me contrarier... on verra... on verra.

MARIE

Vous en aurez une verte. Je le dirai à madame.

EDMOND, *revenant.*

Biscuits et malaga.

LAZARETTE

Encore... (*A Marie.*) On verra... Ah ! on me bourre comme ça... Alors, qu'on paye les robes... Ah ! si je pouvais inventer quelque chose qui ferait enrager madame sans faire du mal au petit !

MARIE

Vous en voulez donc à madame ?...

LAZARETTE

Ah ! oui...

MARIE

Pourquoi ?

LAZARETTE

Je ne saurais pas le dire.

EDMOND

Vous avez tort, Nounou. Les domestiques peuvent mépriser les maîtres, mais ils ne doivent pas les détester.

LAZARETTE

Parce que ?

EDMOND, *lui tendant un verre plein.*

Parce que ce serait trop fatigant.

LAZARETTE

Il a toujours des choses à dire qu'on n'a pas encore entendues... (*Elle boit.*) Ça fait du bien tout de même... Ouf! Par exemple, je ne peux plus me remuer... Marie, passez-moi donc mon mouchoir, là, sur la table...

MARIE, *à Edmond, trinquant.*

Si on ne dirait pas que c'est elle, la patronne. (*Elle boit et lui donne son mouchoir.*)

EDMOND

Parbleu ! Demandez un peu à M. Guy laquelle des deux il a envie d'appeler maman. (*Il boit.*)

MARIE

Nounou, je demanderai votre robe verte : mais vous devriez bien dire à madame que sa robe noire, en petite soie, n'est plus assez fraîche, et qu'elle ferait bien de me la donner.

LAZARETTE

Je ne demande pas mieux ; moi, je n'en veux pas : elle ne fait pas assez d'effet. (*Marie sort.*)

SCÈNE III

LAZARETTE, EDMOND

EDMOND. *Il range les verres.*

Vous n'en désirez plus, Nounou ?

LAZARETTE

Seigneur Jésus, où est-ce que je le mettrais ?

EDMOND

Je n'en ai pas vu beaucoup comme vous, des nourrices.

LAZARETTE

Qu'est-ce que j'ai de pas comme les autres ?

EDMOND

Vos cheveux, d'abord. Vos yeux...

LAZARETTE

Qu'est-ce qu'ils ont ?

EDMOND

Ils sont jolis.

LAZARETTE

Enjôleur...

EDMOND

Je vous déplais donc beaucoup ?

LAZARETTE

Non, mais... Eh bien ! et mon mari ?

EDMOND

On ne lui dira pas... Et puis, si vous croyez qu'il se gêne, lui, de son côté.

LAZARETTE

Si je savais ça...

EDMOND

Vous croyez qu'il va rester un an sans...

LAZARETTE

J'y reste bien, moi.

EDMOND

Mais vous, vous êtes... naïve.

LAZARETTE

Je réponds de Planchot.

EDMOND

Quel âge a-t-il?

LAZARETTE

Trente ans...

EDMOND

Alors...

LAZARETTE

Vous croyez que Planchot...

EDMOND

Planchot fait des farces. Moi, j'ai de l'amitié pour vous.

LAZARETTE

Oui, oui, je connais. De l'amitié à quatre sabots sous le lit.

(*Entre Marie.*)

MARIE

Nounou, il y a là quelqu'un de chez vous, M. François...

LAZARETTE, *sautant.*

Il m'apporte des nouvelles de mon petit !... Où est-ce qu'il est, mon oncle François ? (*A Edmond.*) Mais allez donc le chercher, grand Flandrin !... Où est-il ? (*Entre M. François. Elle lui saute au cou.*) Le voilà ! Bonjour, mon oncle François ! Y a longtemps que vous l'avez vu, mon mioche ?... Dites ?

M. FRANÇOIS

Je l'ai vu vendredi. Je l'ai embrassé pour vous.

LAZARETTE

Vrai... Là... quand je pense que mon moutard... Ah !... tenez... (*Elle l'embrasse encore.*) Entrez donc... Non, personne ne viendra, il n'y a pas de danger. Tout à l'heure, nous irons à la cuisine, vous boirez un bon coup... Mais d'abord, je voudrais que nous soyons tout seuls, pour que vous me racontiez bien mon petit et que je puisse être bête tout mon content, sans que personne ne se moque de moi. Venez, asseyez-vous. Alors, il va bien ? (*Edmond, dédaigneux, est sorti.*)

SCÈNE IV

LAZERETTE, M. FRANÇOIS

M. FRANÇOIS

Pour un enfant bien venant, c'est un enfant bien venant. (*Il tire son carnet de sa poche.*) Voyons, qu'est-ce que j'ai à vous dire ?... Ah ! avez-vous envoyé son mois au père Planchot ?

LAZARETTE

Oui. Est-ce qu'il rit déjà ?

M. FRANÇOIS

Hein?... Attendez... Nous parlerons du petit tout à l'heure.

LAZARETTE

Mais alors, dépêchez-vous ?... Le mois, je l'a envoyé. Après ?...

M. FRANÇOIS

Après... Attendez !... Il faut que je mette mon lorgnon... Ah ! Je n'ai plus mes yeux de vingt ans. Na... La... Sa... Qu'est ce que j'ai bien pu vouloir mettre là ?... Ah ! oui... savon et sucre... Il salit beaucoup votre moutard, parce qu'on le tient très propre. Alors, le père Planchot demande un petit quelque chose en plus pour le savon... rien que pour ce mois-ci.

LAZARETTE

Oui, oui, c'est entendu. Alors on en a bien soin ?...

M. FRANÇOIS

Attendez... (*Lisant.*) « M. Richon... » M. Richon... Pourquoi diable que j'ai écrit le nom de M. Richon. Oui, il y a bien M. le Dr Richon. Ah ! j'y suis. Savez-vous l'adresse de madame Chapois ?

LAZARETTE

Oui, chez madame Caron, 50, rue Tronchet.

M. FRANÇOIS

C'est pour M. le Dr Richon.

LAZARETTE

Il est à Paris ?

M. FRANÇOIS

Depuis huit jours, pour des histoires de médecin... Il viendra à six heures vous demander cette adresse. Voilà tout... Alors, maintenant tout le monde, là-bas, vous souhaite bien le bonjour...

LAZARETTE

Bon. Tout le monde va bien ?

M. FRANÇOIS

Tout le monde.

LAZARETTE

Et alors, mon petit ?

M. FRANÇOIS

Je vous dis, il va bien.

LAZARETTE

Oui, il va bien, mais ça ne me suffit pas... Il va bien... c'est pas assez... il se figure qu'il va me dire « il va bien » et que je n'en demanderai pas plus... Il va bien ! en voilà une réponse ! Naturellement qu'il va bien ! S'il n'allait pas bien, je serais déjà à la gare. Donnez-moi des détails. Alors, il est gros ?

M. FRANÇOIS

Je vous dis que...

LAZARETTE

Vous dites que vous l'avez vu vendredi... ça fait... nous sommes aujourd'hui lundi... ça fait vendredi, samedi, dimanche... ça fait trois jours que vous l'avez vu... Est-ce qu'il connaît ?

M. FRANÇOIS

Ben oui !... quand il entend le père Planchot toucher au biberon, il se remue, il se remue.

LAZARETTE, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Quand il entend le père Planchot toucher au biberon, il se remue, il se

remue !... Ah ! ah ! ah ! ah !... Il doit faire comme ça avec ses pitites minittes. (*Elle ouvre et ferme les poings, les mains en l'air.*)

M. FRANÇOIS

Oui.

LAZARETTE

Et rire... Est-ce qu'il rit ?

M. FRANÇOIS

Je vous crois ! L'autre jour, on ne sait pas à propos de quoi... à propos de rien...

LAZARETTE

Il a ri !... Oh ! le trésor !... Il a ri à propos de rien !

M. FRANÇOIS

Et puis, faut y faire ses volontés.

LAZARETTE

Tiens, parbleu !... Et alors ?

M. FRANÇOIS

Alors, quoi ?

LAZARETTE

Ben, après... Dites-moi encore quelque chose...

M. FRANÇOIS

C'est tout...

LAZARETTE

C'est tout pour vous, mais c'est pas tout pour moi... Il ne parle pas, bien entendu.

M. FRANÇOIS

Dame, à quatre mois.

LAZARETTE

Naturellement...

M. FRANÇOIS

Mais il essaie, il fait mà, mà, quand il voit la mère Planchot.

LAZARETTE

Dans sa petite idée, il doit bien savoir tout de même que ce n'est que sa grand-mère... Il fait mâ, mâ!... Vous voyez bien que ce n'était pas tout.

M. FRANÇOIS

Et puis l'autre jour — ah ! oui — il avait assez de son biberon qui était tout vide, je crois, il l'a poussé et l'a fait tomber par terre...

LAZARETTE

Voyez-vous ça! (*Rire.*) Ah! il n'y a plus rien dans le biberon!... Allez!... par terre! par terre, le biberon!... Quand est-ce donc que je le verrai ?

M. FRANÇOIS

Vous n'allez pas pleurer ?

LAZARETTE

Pleurer! Est-ce que j'y pense à pleurer! Est-il bête, cet oncle François! Pleurer... quand on

me parle de mon petit... (*A elle-même.*) Alors, il est gros, il remue quand il entend qu'on touche au biberon, il rit à propos de rien, il dit « ma ma » comme si j'étais là... et il fait tomber son biberon par terre quand il n'y a plus rien dedans... Je vais me répéter ça tout le temps. (*A mi-voix, avec une grande émotion intérieure.*) Oh ! mon trésor, mon amour, mon petit gosse ; mon petit gosse, mon petit gosse ! (*Elle donne des baisers sur ses poings fermés.*)

M. FRANÇOIS

Alors, je puis dire au père Planchot, pour le sucre et le savon... Parce qu'il m'a recommandé de ne pas oublier.

LAZARETTE, *sur un autre ton.*

Oui. Et Planchot, vous ne m'avez pas parlé de Planchot

M. FRANÇOIS

Il vit bien. Il boulotte. Il a encore cherché du travail toute la semaine dernière, avec Jubier.

LAZARETTE

Il n'en trouve pas ?

M. FRANÇOIS

Non.

LAZARETTE

Et il court après les femmes?

M. FRANÇOIS

Qui est-ce qui vous l'a dit ?

LAZARETTE

Une idée que j'ai.

M. FRANÇOIS

Il n'en fait pas plus que les autres.

LAZARETTE, *se contenant.*

Mais il en fait tout autant.

M. FRANÇOIS

Les hommes, n'est-ce pas...

LAZARETTE

Naturellement. (*Un silence.*) Naturellement.

M. FRANÇOIS

Non, mais... vous voilà toute retournée... Je dis qu'il court après les femmes... mais c'est pour bavarder avec elles... Il ne fait pas de mal.

LAZARETTE

Je sais, je sais.

M. FRANÇOIS

Mais non... vous avez mal compris ce que je disais... Il est très sage...

LAZARETTE, *larmes comiques.*

Planchot fait des farces. Je vous dis que Planchot me fait cornette... Avec qui ?... Je veux savoir...

EDMOND, *entrant.*

Voici la mère de madame... Elle est dans la chambre de M. Guy.

LAZARETTE, *à M. François.*

Partez par ici... Edmond va vous conduire à la cuisine. Au revoir mon oncle François.

M. FRANÇOIS

Au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LAZARETTE, *puis*, MADAME DUBOIS, *puis*, MARIE, *puis* MADAME DENISART

LAZARETTE, *seule.*

Je suis une femme malheureuse. (*Elle s'essuie les yeux.*)

MADAME DUBOIS

Eh! bien, Nounou, qu'est-ce que vous avez à pleurer comme ça...

LAZARETTE, *larmes comiques.*

Planchot me fait des adultères...

MADAME DUBOIS

Qu'est-ce que vous racontez?

LAZARETTE

Oui, Planchot... Il court après les femmes.

MADAME DUBOIS

Vous vous faites des idées...

LAZARETTE

Non, madame... J' suis une femme malheureuse.

MADAME DUBOIS

Je vous dis que ça n'est pas vrai.

LAZARETTE

Il n'en fait pas plus que les autres... (*Larmes.*) C'est quelqu'un de chez nous qui me l'a avoué.

MADAME DUBOIS

En voilà assez. Que votre mari fasse ce qu'il voudra, ça ne me regarde pas, seulement vous n'allez pas pleurer de cette façon, c'est ridicule. Vous vous faites du mal.

LAZARETTE

Ça m'est égal. Du moment que Planchot me fait des adultères, ça ne me fait rien de me faire du mal.

MADAME DUBOIS

Si vous ne faisiez du mal qu'à vous, cela me serait égal, mais M. Guy en souffrira.

LAZARETTE

Mais madame...

MADAME DUBOIS

Votre devoir, c'est d'être gaie. On vous paye pour ça. Ne pleurez pas.

LAZARETTE

Je vais tâcher, madame.

MADAME DUBOIS

D'abord, ce n'est pas vrai.

LAZARETTE

Si j'en étais sûre...

MADAME DUBOIS

Je vous le dis... Allez voir M. Guy. Il est réveillé... Il fait beau temps, allez le promener un peu.

LAZARETTE

Oui, madame. (*Elle sort en s'essuyant les yeux.*)

MADAME DUBOIS, *après avoir sonné, à Marie.*

Est-ce que madame est rentrée?

MARIE

Madame rentre à l'instant.

MADAME DUBOIS

Bien. Dites-lui que je suis là.

MARIE

Oui, madame. (*Elle rencontre madame Denisart à la porte.*) Voici madame.

MADAME DUBOIS

Je viens de secouer Nounou que j'ai trouvée en larmes.

MADAME DENISART

En larmes...?

MADAME DUBOIS

Elle croit que son mari la trompe.

MADAME DENISART

Voilà-t-il pas une affaire...

MADAME DUBOIS

Je l'ai calmée... Elle va sortir avec Bébé. . La voici. (*Entre Lazarette en grande toilette, bonnet, épingles d'or, rubans; sur les bras, un paquet de dentelles où est Bébé.*)

MADAME DENISART

Nounou! Vous allez sortir ainsi? Votre bonnet est tout de travers.

LAZARETTE

C'est bien assez bon pour moi, madame.

MADAME DENISART *l'arrangeant.*

Peut-être, mais ce ne l'est pas assez pour nous.

MADAME DUBOIS

Vous n'êtes pas madame Planchot. Vous êtes la nourrice de madame Denisart. Quand vous serez dans votre pays, vous vous habillerez comme vous voudrez Ici, c'est comme nous voulons... Et puis, ne pleurez pas comme ça, vous allez tacher votre corsage.

MADAME DENISART

Là... Est-ce que vous n'êtes pas mieux maintenant?... Regardez-vous dans la glace.

LAZARETTE

Si, madame. (*Malgré son chagrin, elle se regarde avec complaisance.*)

MADAME DUBOIS

Et tenez-vous bien dans la rue.

LAZARETTE

Oui, madame.

MADAME DENISART

Et si vous pleurez encore, gare à vous! (*Regard au Bébé.*) Au revoir, mon petit enfant chéri... Là, allez.

SCÈNE VI

MADAME DUBOIS, MADAME DENISART, *puis* DENISART

MADAME DUBOIS

Je trouve que tu n'es pas assez sévère avec Nounou.

MADAME DENISART

J'ai tellement peur qu'elle nous quitte comme la première. (*Entre Denisart, une dépêche à la main.*)

DENISART

Nounou est partie?

MADAME DENISART

A l'instant... Tiens... on entend la voiture s'en aller?

DENISART

Une dépêche pour elle.

MADAME DUBOIS *tendant la main, lisant la suscription.*

Voyons. « Madame Planchot. » Qu'est-ce que ça peut bien être ?

MADAME DENISART

Encore une tuile.

DENISART

Oh ! pourquoi...

MADAME DUBOIS

Ces gens là n'envoient pas des dépèches pour rien.

MADAME DENISART

Evidemment. Ce doit être grave.

MADAME DUBOIS, *elle a pris la dépêche et l'entr'ouvre,*

On ne peut rien voir.

DENISART

Nous saurons bien ce que c'est quand elle rentrera.

MADAME DENISART

C'est peut-être très pressé.

DENISART

Si on savait ça, on irait la lui porter... J'irais comme en me promenant aux Tuileries... Je sais où elle s'assied d'habitude...

MADAME DENISART

Oui. Je lui ai bien recommandé de se tenir toujours à la même place.

DENISART

Et je reviendrais tout de suite vous dire ce qu'il en est.

MADAME DENISART

Nous serions ainsi tranquillisés... Il est évident que je ne pourrais pas rester deux heures sans savoir...

DENISART

Alors, j'y vais?...

MADAME DUBOIS

Et si c'est une très mauvaise nouvelle... Cette fille est très impressionnable.

MADAME DENISART

C'est peut-être son mari qui est mort?

DENISART

Oui. Nous avons reçu une lettre tantôt... Il était tombé, il s'était foulé le pied droit.

MADAME DENISART

C'est cela. Je suis certaine que c'est cela... Il aura eu des lésions internes, dont il ne s'était pas aperçu d'abord...

DENISART

C'est très vraisemblable.

MADAME DENISART

Pauvre femme!

MADAME DUBOIS

Il n'y a pas qu'elle, à plaindre... Dans tous les cas, il serait tout à fait imprudent d'aller lui porter cette dépèche... pendant qu'elle a l'enfant sur les bras. Elle peut s'évanouir, avoir une crise de nerfs.

MADAME DENISART

D'autant plus qu'elle aime beaucoup son mari.

MADAME DUBOIS

Vous voyez bébé au milieu de tout cela.

DENISART

Alors, que faire?

MADAME DENISART

Après tout, ce n'est peut-être pas ce que nous pensons.

MADAME DUBOIS

Il n'y a qu'un moyen, ouvrir la dépêche...

DENISART, *hésitant.*

Oh!

MADAME DUBOIS

Mais dans l'intérêt même de Nounou. Ces paysans ne sont pas de fins diplomates... Si c'est une très mauvaise nouvelle, ils l'auront annoncée brutalement : « Mari décédé », ou

quelque chose d'approchant. Nous, nous saurons la lui apprendre avec ménagement... on lui dira d'abord qu'il est un peu malade.

MADAME DENISART

Maman a raison.

MADAME DUBOIS

Si ce n'est pas important, Nounou ne nous en voudra pas de l'avoir lue. Si c'est grave, pour son bien, il vaut mieux que nous en prenions connaissance avant elle.

MADAME DENISART

D'ailleurs, Nounou n'a pas de secrets pour moi. Elle me montre toutes les lettres qu'elle reçoit de son pays.

MADAME DUBOIS

Nous devons agir envers elle un peu comme des parents, comme des tuteurs...

MADAME DENISART

Je me rappelle justement un sermon du Père Espérance sur les devoirs des maîtres à l'égard des domestiques. Il disait qu'il fallait les traiter comme faisant partie de la famille...

DENISART

Alors, nous l'ouvrons ?

MADAME DUBOIS

Oui.

MADAME DENISART

Oui. (*Un silence.*)

DENISART, *après avoir lu.*

« Enfant pas bien. »

MADAME DUBOIS, *de même.*

« Enfant pas bien. Planchot. » (*Entre Edmond. On cache précipitamment la dépêche.*)

MADAME DENISART

Qu'est-ce que c'est?

EDMOND

Je venais demander à madame...

MADAME DENISART

Tout à l'heure. (*Edmond sort.*)

DENISART.

Il faut envoyer chercher Nounou.

MADAME DENISART

Dame... Sans lui dire pourquoi.

DENISART

Oui... sous un prétexte quelconque.

MADAME DENISART

Et nous lui apprendrons la chose tout doucement... Elle pourra prendre un train ce soir.

DENISART

Voilà tout...

MADAME DUBOIS

Et Bébé ?... vous êtes extraordinaires ! Je crois que vous portez plus d'intérêt à cette femme qu'à votre enfant ! La première chose à faire, c'est de chercher une autre nourrice. Quand vous l'aurez trouvée, lorsque la vie de votre enfant sera assurée, alors, vous pourrez envoyer Nounou auprès du sien.

DENISART

Jamais nous ne trouverons le temps d'aller chercher le docteur, de courir avec lui au bureau de nourrices, de prendre les renseignements indispensables avant le départ du train.

MADAME DENISART

Quel ennui !

DENISART

Quel ennui !

MADAME DUBOIS

Vous me disiez tout à l'heure que vous aviez reçu une lettre de son mari.

DENISART

Oui.

MADAME DUBOIS

A quelle heure ?

DENISART

Il y a une heure environ.

MADAME DUBOIS

Cette lettre a donc été expédiée ce matin ou hier soir, au plus tard ?

DENISART

Oui.

MADAME DUBOIS

Est-il question d'une maladie de l'enfant ?

MADAME DENISART

Il n'y a pas un mot à ce sujet... Mais je sais que Nounou a dit aux parents de son mari de lui télégraphier à la moindre indisposition de son bébé...

MADAME DUBOIS

Ah ! mais voilà qui change la question du tout au tout... Comment, tu sais cela et tu nous laisses dans l'émotion où tu nous vois !... Mais si Nounou a dit aux parents de son mari de lui télégraphier à la moindre indisposition de son bébé...

DENISART

Evidemment, la situation n'est plus la même.

MADAME DUBOIS

N'est-ce pas ?...

DENISART

Voilà ce qu'on pourrait faire : télégraphier au mari : « Donnez immédiatement détails sur maladie enfant. Signé, Denisart. »

MADAME DENISART

Réponse payée...

DENISART

C'est cela, réponse payée !

MADAME DUBOIS

Réponse payée ! cela arrangera tout...

MADAME DENISART

Oui, c'est la meilleure ligne de conduite.

DENISART

Tout est concilié : les intérêts de l'enfant, de la nourrice et ceux du nôtre.

MADAME DUBOIS

Nous faisons notre devoir des deux côtés.

MADAME DENISART

Je suis enchantée que nous ayons trouvé cette solution. J'ai un poids de moins sur la conscience.

MADAME DUBOIS

Et nous attendrons la réponse pour donner cette dépèche à Nounou, afin de ne pas l'alarmer inutilement.

MADAME DENISART

C'est cela...

DENISART

C'est cela.

EDMOND, *annonçant.*

M. le docteur Tirelle.

MADAME DUBOIS

Voilà le monde qui arrive. . venez avec moi, André, nous allons rédiger ensemble ce télégramme. (*Au docteur.*) Nous sommes à vous, mon cher docteur. (*Elle sort avec Denisart.*)

SCÈNE VII

MADAME DENISART, LE DOCTEUR TIRELLE

MADAME DENISART

Ah ! mon pauvre Tirelle, si vous saviez comme vous avez raison de rester garçon. Quelle sujétion, les enfants... Parlons d'autre chose... vous allez bien ?... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Je ne sais rien, rien .. Je ne suis au courant de rien. Et c'est aujourd'hui mon jour ! Je vais avoir l'air d'une oie, tout à l'heure. Dites-moi quelque chose.

TIRELLE

Vous êtes plus jolie que jamais...

MADAME DENISART

Mais non, mon bon ami, parlons d'autre chose... Et mon renseignement ?

TIRELLE

Quel renseignement ?

MADAME DENISART

L'étourdi que vous faites ! Je vous ai demandé

de savoir quelle robe portera madame de Salt au dîner des Grevaudan...

TIRELLE

J'aurai le tuyau demain.

MADAME DENISART

Vous me l'apporterez au collège de France, au cours de M. Gazoulot.

TIRELLE

Vous y allez ?

MADAME DENISART

Ce n'est pas que cela m'amuse, mais tout le monde y va.

TIRELLE

« Laissez donc le monde être le monde. Ne remuez même pas le petit doigt contre lui ». Ainsi parlait Zarathoustra...

MADAME DENISART

Oh ! c'est joli, ça... c'est de qui, vous dites, de Zara?...

TIRELLE

Non, c'est de Nietzsche qui le met dans la bouche de Zarathoustra.

MADAME DENISART

Zarathoustra... Comment dites-vous... « Laissez le monde être le monde...

TIRELLE

» Ne remuez même pas le petit doigt contre lui... »

MADAME DENISART

Pour employer une de vos expressions, ça en bouchera un coin à madame de Salt. Je la lui placerai.

TIRELLE

Ah! mais non... J'avais l'intention de m'en servir, moi...

MADAME DENISART

Mon petit Tirelle, soyez gentil...

TIRELLE

« Mon petit Tirelle... mon petit Tirelle... » Je l'avais dénichée ce matin, moi, et apprise par cœur...

MADAME DENISART

Allons !... un bon mouvement. Qu'est-ce qu'on pense de l'exposition de la rue Laffitte ?

TIRELLE

C'est admirable.

MADAME DENISART

Bon.

TIRELLE

Curieux surtout comme dessin... C'est la déformation exprimant le mouvement.

MADAME DENISART

La déformation exprimant le mouvement C'est de vous cette formule ?

TIRELLE

Non. Je l'ai trouvée dans une petite revue que personne ne lit... Mais si vous me prenez tout ce que je sais.

MADAME DENISART

Vous chercherez autre chose : vous n'avez que ça à faire, vous, les hommes.

EDMOND

Madame de Salt. (*Entre madame de Salt.*)

SCÈNE VIII

MADAME DENISART, TIRELLE, MADAME DE SALT, *puis* MADAME BELTORET, MADAME D'ALÈZE, MADAME GARDIN.

MADAME DE SALT

Bonjour, chère madame.

MADAME DENISART

Chère madame !.. Que vous êtes aimable d'être venue. Je désespérais de vous voir. Je me consolais un peu en pensant que j'aurai le plaisir de vous rencontrer demain au collège de France.

EDMOND, *annonçant.*

Madame d'Alèze.

MADAME DE SALT

Au collège de France, demain? Je n'y serai pas : j'ai une vente de charité. (*Salutations.*)

MADAME DENISART

Nous parlions du cours de M. Gazoulot... Je ne sais si je pourrai m'y rendre, moi non plus... Vous savez le dernier cri. On s'est aperçu, en causant avec des provinciaux et des étrangers, que nous autres, Parisiennes, nous ne connaissions rien de Paris. Alors, on se met à visiter les monuments publics. C'est très amusant. On pénètre dans des quartiers qu'on ne soupçonnait pas. Ainsi, en allant à la colonne de Juillet, l'autre jour.

EDMOND

Madame Beltoret. Madame Gardin... (*Salutations.*)

TIRELLE, *à madame de Salt.*

Elle est jolie... Je m'inscris pour une gardin-party.

MADAME DE SALT

Vous êtes idiot, Tirelle.

MADAME DENISART

Vous êtes allée voir l'exposition de la rue Laffitte?...

MADAME GARDIN

J'en viens. C'est exquis.

MADAME DE SALT

D'une audace...

MADAME D'ALÈZE

Trop audacieux, peut-être.

MADAME DENISART

Je ne trouve pas... Belle tentative, au contraire. La déformation exprimant le mouvement...

MADAME DE SALT, *à madame d'Alèze.*

Mais non, j'étais à une première...

MADAME BELTORET

Et chez madame Grevaudan, à la soirée des dames du siècle?

MADAME DE SALT

J'étais chez les Gourdet-Labuze. On n'a le temps de rien.

MADAME BELTORET

C'est vrai. On n'a le temps de rien.

MADAME D'ALÈZE

Et l'on est harassée à la fin de la journée.

MADAME GARDIN

Moi, je n'en puis plus.

TIRELLE, *qui la couve des yeux. Tendrement.*

Si vous vous mettiez aux glycero-phosphates...

MADAME BELTGRET

Et la semaine prochaine ! Avez-vous regardé ce qu'il y a pour la semaine prochaine...

MADAME DE SALT

C'est effroyable.

MADAME GARDIN

Trois premières.

MADAME DE SALT

Oui, mais il y en a deux le même soir. On pourra toujours dire qu'on était à l'autre.

MADAME D'ALÈZE

Deux conférences.

MADAME BELTGRET

Parfaitement, deux conférences auxquelles l'on ne peut se dispenser d'assister et l'ouverture des aquarellistes.

MADAME DE SALT

Nous vivons dans une époque vraiment tourmentée, on ne peut plus aller dans le monde.

MADAME D'ALÈZE

Ah ! le monde.-.

MADAME DENISART, *qui n'a entendu que les derniers mots.*

Vous avez beau dire. Moi je suis de l'avis de... enfin, ce personnage d'un roman de Nietzsche. « Laissez donc le monde être le monde. Ne remuez même pas le petit doigt contre lui », comme disait...

MADAME DE SALT

Zarathoustra, ma chère amie. (*A madame d'Alèze.*) Mais pas dans un roman de Nietzsche, qui n'en a jamais écrit. (*Tirelle salue madame Denisart.*)

MADAME DENISART

Vous voilà déjà parti.

TIRELLE, *haut.*

Et mes clients... (*Bas.*) Vous ne me laissez rien à dire. (*Il sort.*)

MADAME D'ALÈZE

Ce pauvre Tirelle... Je crois que ses clients... (*Rentre Tirelle.*)

TIRELLE, *revenant.*

Oh ! mesdames... Si vous voulez voir un type... (*A madame Denisart.*) Le médecin de votre nourrice... Vous savez bien, ce bonhomme qui vous a renseignée sur elle dans son pays.

MADAME DENISART

Oui. Eh bien ?

TIRELLE

Il est là, dans votre antichambre. Il attend la nounou... Il a un chapeau... Non! Comment il a pu arriver jusqu'ici avec ce chapeau-là?... Et une redingote...

MADAME DE SALT

Qui est-ce, dites-vous?

TIRELLE

Un médecin de campagne... Regardez-le, lorsque vous sortirez .. Ou mieux, voulez-vous que je lui dise de venir?...

TOUTES

Oui, oui...

MADAME D'ALÈZE

On le fera causer... Il doit avoir sur bien des choses des idées à lui...

TIRELLE

Vous pouvez le dire. Il m'en a déjà sorti deux ou trois, dans son village, qui n'étaient pas dans un sac... Je vais l'amener. (*A madame Denisart.*) Vous voulez bien?...

MADAME DENISART

Oui, mais je désire qu'on ne se moque pas de lui...

MADAME D'ALÈZE

Si on se moque de lui, il ne s'en apercevra pas.

MADAME DENISART

Dans ce cas là... Allez, Tirelle.

MADAME DE SALT

On va lui poser des questions embarrassantes...

MADAME GARDIN

Sur l'amour.

MADAME BELTORET

Et la génération. (*On s'installe. Entrent Tirelle et le Dr Richon. Celui-ci est habillé à la mode d'il y a vingt ans, mais pas autrement ridicule.*)

TIRELLE

Mesdames, je vous présente mon excellent confrère, M. le Dr Richon.

MADAME DENISART

Prenez la peine de vous asseoir, monsieur. (*Petits rires.*)

SCÈNE IX

Les Mêmes. LE DOCTEUR RICHON

LE Dr RICHON

Je vous remercie, madame.

MADAME DENISART

Vous êtes pour quelque temps à Paris, docteur ?

LE Dr RICHON

J'y suis depuis huit jours, madame, et je pars ce soir.

TIRELLE

Et qu'est-ce que vous pensez de la « capitale », mon cher docteur ?...

LE Dr RICHON

J'ai failli me faire écraser trois fois. (*Rires étouffés.*)

TIRELLE

Ingénieuse remarque, et bien personnelle. (*Nouveaux rires. Le Dr Richon dresse l'oreille.*) Et madame Richon vous a laissé venir tout seul dans la Babylone moderne ?

LE Dr RICHON

Oh ! à mon âge !

TIRELLE

Comment, à votre âge ! Mais vous avez l'air

d'un jeune homme... Parole d'honneur, tout à l'heure, en vous voyant dans le vestibule, je me disais... quel est donc ce jeune homme?

LE Dr RICHON, *qui s'aperçoit que Tirelle se moque de lui, se lève et prend congé. A madame Denisart.*

Vous m'excuserez, madame.

TIRELLE

Vous n'êtes point si pressé... Voyons, mon cher confrère, accordez-nous encore un moment... Précisément, ces dames et moi, tout à l'heure, nous parlions de l'amour, et nous étions divisés sur une question délicate. Vous allez nous donner votre avis.

LE Dr RICHON

Dispensez-m'en mon cher confrère, nous autres, médecins de province, nous sommes trop absorbés par l'exercice de notre profession pour avoir le temps de réfléchir sur des subtilités de psychologie mondaine.

MADAME D'ALÈZE

Asseyez-vous donc, mon cher docteur Tirelle.

MADAME DENISART

Alors, monsieur, l'amour n'existe pas au village?

LE Dr RICHON

Je n'ai pas dit cela, madame. Mais, au village,

on agit plus qu'on ne parle... Je ne suis pas renseigné sur ce qui se fait à Paris.

MADAME DE SALT

Alors, les « villageoises » agissent beaucoup?

LE Dr RICHON

Heureusement, madame. Sans cela, il n'y aurait personne pour nourrir les enfants des Parisiennes.

MADAME DE SALT

Et je parie, docteur, que vous leur en voulez beaucoup, aux Parisiennes, de ne pas nourrir elles-mêmes?

LE Dr RICHON

Oui, madame. Je trouverais mieux que toute mère allaitât son enfant...

MADAME D'ALÈZE

On viendrait aux thés de cinq heures, chacune avec son poupon.

MADAME BELTORET

Et l'on luncherait en famille, corsage ouvert. Ce serait charmant.

TIRELLE

Hé! Hé!

MADAME D'ALÈZE

Tirelle, vous êtes grossier.

LE Dr RICHON

Jean-Jacques Rousseau l'a dit, madame : « On

respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfants...

MADAME DE SALT, *à mi-voix, à sa voisine, gaiement.*

Mais nous ne tenons pas à être respectées tant que cela, nous autres.

MADAME BELTORET

Alors, monsieur le docteur, nous toutes qui sommes ici, qui avons des bébés et ne les avons pas nourris nous-mêmes, nous sommes des monstres?

LE Dr RICHON

Non, madame. Il y en a peut-être parmi vous qui ont des excuses valables... Si je me trompe, et si, pouvant allaiter, vous ne l'avez point voulu, vous avez causé — sans le savoir — beaucoup de mal. A vous-mêmes, d'abord, en vous privant du premier sourire de votre enfant et en vous exposant à toutes les maladies qui sont la conséquence possible de votre abstention.

MADAME DENISART

Quelles maladies?...

TIRELLE

Mon cher docteur...

MADAME DE SALT

Taisez-vous donc, Tirelle.

LE Dr RICHON, *à madame Denisart.*

Celles qui sont particulières à votre sexe, ma-

dame, et qui sont souvent une revanche de la nature que vous avez trichée.

TIRELLE, *saluant madame Denisart.*

Madame...

MADAME DENISART

Vous partez, Tirelle?

TIRELLE

Excusez-moi... mes clients... j'ai à faire... (*Il sort, sans que personne fasse attention à lui.*

MADAME DE SALT

Je ne dis pas que vous n'ayez pas raison, docteur, mais que voulez-vous! nous ne pouvons cependant pas nous enfermer toute une année.

MADAME DENISART

La vicomtesse a raison.

MADAME DE SALT

Je conviens que c'est un malheur.

LE Dr RICHON

Le malheur, c'est qu'on n'ait pas un aussi grand souci de la race humaine que de la race chevaline. Vous riez, madame?... Un éleveur ne mettrait pas le produit d'un pur sang à la mamelle d'une jument de fiacre — et cependant, vous, à qui madame Denisart donnait tout à l'heure le titre de vicomtesse, vous faites sucer

à votre enfant le lait d'une femme sur laquelle vous n'avez d'autre renseignement qu'un certificat de bonne vie et mœurs délivré par un maire qui peut n'être qu'un complaisant; le lait d'une femme dans le verre de laquelle vous n'auriez pas voulu boire!...

MADAME D'ALÈZE

C'est cela, nous sommes des mauvaises mères?

LE Dr RICHON

Non, madame, vous êtes des ignorantes, voilà tout.

MADAME D'ALÈZE

Des ignorantes?

LE Dr RICHON

Des ignorantes. Si vous saviez qu'en donnant votre enfant à une nourrice vous augmentez les chances de le voir mourir, vous le garderiez. C'est la vérité, cependant, mais vous ne le savez pas.

MADAME D'ALÈZE

Lorsqu'on a une bonne nourrice chez soi...

MADAME DENISART

Une brave fille de la campagne.

LE Dr RICHON

La meilleure a des préjugés et des superstitions qui peuvent être fatales à votre enfant.

Allons, mesdames, la prochaine fois, il faudra voûs décider à être mères tout à fait.

MADAME DENISART

Écoutez-moi, mon cher docteur... Si nous sommes coupables, d'autres le sont. Nos mères d'abord, inquiètes de la santé de leurs filles et qui se font un complice du médecin de la famille afin de déclarer la jeune mère trop faible pour allaiter.

LE Dr RICHON

Trop faible ! Il n'y a pas cinq femmes sur cent dans ce cas. Les plus grands médecins l'ont constaté.

MADAME D'ALÈZE

Les mères ne sont pas seules à nous conseiller... Le plus grand ennemi de l'allaitement maternel, c'est le mari.

MADAME DENISART

Oui, c'est le mari. Dans les livres, dans les journaux, à la tribune et partout, il le prêche. Mais comme ces belles maximes de morale ne sont que des blagues, la vue du bébé à la mamelle lui répugne, il proclame la jeune mère fort respectable, mais il la délaisse pour aller voir des demoiselles qui ne le sont pas. Alors, nous avons peur, en allaitant nos enfants, de perdre nos maris !

MADAME DE SALT

Voilà la vérité.

Ensemble.

MADAME BELTORET

Voilà ce dont nous avons peur.

MADAME D'ALÈZE

C'est vrai !

MADAME GARDIN

Vous avez raison ! Voilà la vérité !

LE Dr RICHON

Soit. Vous avez peur pour votre foyer et vous prenez une nourrice. Mais elle est mariée, cette nourrice. Mais son mari sera exposé à ces mêmes tentations que vous redoutez pour le vôtre. Donc, afin de vous épargner un danger, vous exposez une autre femme à un danger identique. Je sais bien que c'est une paysanne. Mais avez vous le droit de juger, vous, que votre bonheur mérite d'être payé au prix du sien? Avez-vous le droit de juger que la vie de votre enfant vaut le sacrifice possible de la vie de son enfant? Moi, je ne le pense pas.

MADAME DE SALT

Mais les nourrices sont enchantées de nous trouver !

LE Dr RICHON

Hélas, oui, madame, elles le sont. Et c'est un des plus grands malheurs parmi ceux dont vous

êtes responsables. Vous avez mis au cœur de nos villageoises un tel besoin de gagner de l'argent qu'elles abandonnent leurs petits avec joie. Et elles savent cependant que ces petits sont trop souvent des condamnés à mort.

MADAME DENISART

Je rends hommage à l'excellence de vos sentiments, mon cher docteur, mais vraiment, il serait bon de ramener les choses au point...

MADAME D'ALÈZE

Oui, comme tous les apôtres, mon cher docteur, vous êtes un excessif et un violent.

LE Dr RICHON, *exalté*.

Non, madame ! non ! Je ne suis ni un excessif ni un violent. Je sais des choses que vous ne savez pas, croyez-moi. Si je suis ardent, c'est que depuis quarante ans, j'assiste à la démoralisation des paysans qui vivent à côté de moi, démoralisation causée par la séparation de la femme et du mari... c'est que, depuis quarante ans, j'assiste à la mort de pauvres petits innocents qui vivraient si leur mère ne leur avait pas été prise, et qui sont la rançon — ignorée par vous — de vos joies et de vos loisirs. La mortalité des enfants de nourrices sur lieu est effroyable : trois fois plus forte que la mortalité ordinaire : ce qui revient à dire, qu'en réalité.

on tue un petit paysan pour que trois parisiennes puissent se décolleter pendant un hiver ! Écoutez-moi, madame. Ayez encore un peu de patience. Vous ignorez, c'est pourquoi vous doutez. Mais moi, j'ai vu, j'ai vu ! Laissez-moi vous dire ce qui se passe. Je ne serai pas bien long, mais ayez cette bonté de me prêter encore un peu d'attention. Voici ce qui arrive... Là-bas, dès qu'une femme vient d'accoucher, elle n'a qu'une préoccupation, être nourrice. Elle veut l'être le plus tôt possible, parce qu'à Paris, les nourrices qui ont le lait le plus jeune sont les plus recherchées... La famille, pour mieux se renseigner sur la santé de la nourrice, désire voir son enfant. Alors, cette femme n'hésite pas. Par tous les temps... en plein été, en plein hiver, elle embarque le pauvre petit dans un wagon de troisième classe, et la voilà partie pour Paris, avec son lamentable, son douloureux colis. Elle arrive au bureau de placement. Elle attend. Elle attend qu'une de vous ait besoin d'elle. Cela dure quelquefois quinze jours ! Quinze jours ! Cette femme, au bureau de placement, n'a droit qu'à un lit. Il faut qu'elle se nourrisse elle-même. Elle est pauvre. Imaginez donc quels soins l'enfant peut recevoir. Enfin, elle est engagée. Alors, un meneur, une meneuse, une autre nourrice, une voisine rem-

porte le pauvre petit enfant, par les mêmes chaleurs ou les mêmes froids, dans le même wagon de troisième classe. On le conduit ordinairement chez ses grands-parents, bonnes gens sans doute, mais ignorants, et qui, lorsque l'enfant demande le sein de sa mère, lui enfoncent dans la bouche le caoutchouc d'un biberon sale. (*Au public.*) Alors vous comprenez bien qu'ils meurent, ces pauvres petits! vous le comprenez bien!... Et vous comprenez bien que j'ai raison de faire appel pour eux à votre esprit de justice et à votre pitié!

MADAME DENISART

C'est effroyable!

MADAME D'ALÈZE

Mais il devrait y avoir des lois pour empêcher cela!

LE Dr RICHON

Il y en a une, madame. Il y a la loi Roussel, loi admirable qui exige que toute femme qui veut se placer comme nourrice, ait donné le sein à son enfant pendant sept mois. Eh bien, cette loi, on ne l'applique pas! Que dis-je? Ce sont ceux qui sont chargés de la faire respecter qui la combattent. Vous ne le croyez pas? J'affirme ceci : le préfet de police a écrit une lettre, une lettre officielle, où il se refuse à appliquer cette

loi parce que... ce sont ses paroles textuelles, « parce que cela aurait pour conséquences de jeter une perturbation profonde dans les habitudes de la population parisienne ! » (1)

MADAME DE SALT

Il faut qu'on applique la loi.

LE Dr RICHON

Il faut qu'on l'applique et qu'on en fasse une autre. Il faut que le voyage à Paris des petits enfants de nourrice soit absolument interdit. Si les familles veulent voir ces enfants, elles se dérangeront. Il vaut mieux faire faire à un homme riche cent lieues en rapide et en première classe que d'envoyer par les trains omnibus, et sur les planches des wagons puants, des petits bébés de trois semaines qui mourront ensuite parce qu'on aura exigé qu'ils aillent porter à Paris l'attestation de leur bonne santé.

MADAME D'ALÈZE

Mais pourquoi ne s'occupe-t-on pas de ça à la Chambre ?

LE Dr RICHON

Parce que les députés en sont arrivés à croire

(1) Cette lettre émane de la Préfecture de Police, 1re division, 5me bureau, 2e section. Elle est datée du 25 février 1898 et porte cet en-tête : « *Protection des enfants du premier âge.* » *Note de l'auteur.*

que leur seule raison d'être est de faire ou de renverser des ministères... Et il faudrait avoir le courage d'aller jusqu'au bout. Il faudrait que l'allaitement maternel fût considéré comme le service militaire des femmes. Avant 1870, un homme riche avait, en France, le droit de se soustraire à l'impôt du sang et de s'acheter un homme, comme on disait alors. Il n'y a plus de remplaçants, il faudrait qu'il n'y ait plus de remplaçantes.

MADAME DENISART

L'allaitement obligatoire et personnel, alors?

LE Dr RICHON

Oui, madame, sauf les cas d'impossibilité physique. Alors, il y a le lait stérilisé. Consultez votre médecin.

MADAME D'ALÈZE

Et les ouvrières?

LE Dr RICHON

Qu'on fasse partout, pour elles, ce qui a été fait à Mulhouse, où une crèche est installée dans l'usine. Depuis, il y meurt trois fois moins d'enfants.

MADAME D'ALÈZE

Et les autres femmes qui travaillent?

LE Dr RICHON

L'État se charge bien de l'entretien des jeunes

gens pendant trois ans pour assurer la défense de la patrie, il pourrait aussi se charger de l'entretien des mères non fortunées pendant l'allaitement, pour assurer sa perpétuité. On l'a dit : « La mère pauvre doit être la nourrice payée de son enfant. »

MADAME DE SALT

Les dépenses seraient énormes.

LE Dr RICHON

Il en coûterait moins pour améliorer l'art de créer des hommes qu'il n'en coûte pour enseigner l'art d'en tuer.

MADAME D'ALÈZE

On se plaint déjà que la natalité diminue en France. Ajoutez cette obligation à la maternité, on ne fera plus d'enfants du tout.

LE Dr RICHON, *se levant.*

Si nous en sommes là, madame, si nous en sommes là, il faut licencier notre armée, démanteler nos places fortes, effacer nos frontières et abdiquer en tant que nation. Renonçons à « être ». Licencions notre armée, ouvrons nos portes aux peuples qui ont encore le courage et la vertu de faire des enfants;... nous aurons au moins économisé une guerre ou deux. (*En s'en allant.*) Je vous demande par-

don, mesdames... Je ne sais plus où j'ai mis mon parapluie... J'ai à voir votre nourrice.

MADAME DENISART

On va nous conduire auprès de Nounou, docteur. (*Elle dit, à la porte, deux mots à Edmond à voix basse. Salutations. Le docteur sort. Les dames se sont levées, silencieuses, pensives.*)

RIDEAU

ACTE III

Chez Lazarette. Intérieur rustique.
Au lever du rideau tout est en désordre. Des vêtements d'homme traînent sur des chaises. Des assiettes sales, des verres vides, des bouteilles renversées sont sur la table. A terre une bouteille brisée. Des papiers gras.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARETTE, ADÈLE

LAZARETTE, *en toilette de nourrice parisienne, est devant la porte ouverte du premier plan.*

En attendant que son berceau revienne de chez son grand père, monsieur va faire dodo dans le lit à sa maman... Là !... Il dort... Ouf ! *Elle regarde autour d'elle.* Et me voilà revenue chez moi... Et mon mioche n'est pas malade...

ADÈLE

Mais, tu n'as donc pas reçu mes deux lettres... La dernière, je l'ai mise à la poste avant hier.

LAZARETTE, *avec des rires.*

Mais si ! Mais ta lettre, c'est ça qui a fait découvrir le pot aux roses. C'est comme ça que j'ai su que tu m'avais envoyé une dépêche signée Planchot... Je te raconterai ça... Non, mais, il va bien ! On ne dirait pas trop qu'il a été malade, tu sais... Je n'en reviens pas...

ADÈLE

Puisque je t'avais écrit...

LAZARETTE

Oui ! mais je ne croyais plus à rien après la chose que mes bourgeois m'avaient faite...

ADÈLE

Quelle chose ?

LAZARETTE

Tu ne comprends rien... Ta dépêche... tu sais bien, ta dépêche...

ADÈLE

Tu ne l'as pas reçue ?

LAZARETTE

Non.

ADÈLE

Mais, c'est moi qui l'ai portée au télégraphe...

LAZARETTE

Je sais bien... Seulement, mes bourgeois ne me l'ont pas donnée, par peur que je m'en aille ..

ADÈLE

C'est donc ça que tu n'es pas venue ?

LAZARETTE

Tiens, parbleu !... L'autre jour, quand j'ai reçu ta première lettre, disant qu'il était guéri, ils ont fini par m'avouer qu'ils avaient ouvert la dépêche, et qu'ils ne me l'avaient pas donnée pour ne pas que je me mette les sangs à l'envers.

ADÈLE, *simplement.*

En voilà des cochons !

LAZARETTE

C'est ce que je leur ai dit.

ADÈLE, *de même.*

T'as bien fait.

LAZARETTE, *dans des rires.*

Seulement, j'ai fait cette réflexion, qu'ils pourraient bien recommencer, et que la prochaine fois, on n'aurait peut-être pas la chance qu'il guérisse sans moi. Alors, je suis partie tout de suite en coup de tête.

ADÈLE

Tu as eu tort.

LAZARETTE

Ça se peut, mais, je me disais que peut-être ils mentaient encore.

ADÈLE

Et leur enfant?

LAZARETTE

Il ne manque pas de nourrices, dans les bureaux. Je te dis, j'étais comme folle. Je n'ai pensé à rien ; il m'est monté des idées... des idées... que peut-être, ils t'avaient écrit, qu'il était toujours malade, que j'allais sans doute le trouver... Des bêtises, quoi... Les idées, ça marche, ça marche... dans le train surtout... parce que je suis venue en express... oui, ma chère, en seconde. Si le père Planchot savait ça, c'est pour le coup qu'il m'appellerait marquise... Je te dis, ça me bourdonnait dans la tête, mes idées allaient aussi vite que les roues... Je n'ai pas été longtemps pour aller de la gare à la maison du père Planchot, je t'assure... Ainsi, il avait eu des convulsions, le pauvre mioche. C'est ça qui t'a effrayée...

ADÈLE

Oui... tu m'avais dit...

LAZARETTE

Alors... où est-ce que j'en étais ?... J'arrive chez le père Planchot... Personne. Le père Plan-

chot était au cabaret, la mère Planchot à sa cuisine. Je vais au berceau dans le coin. Je te dis, je m'attendais à ne plus trouver qu'un pauvre tout petit, tout petit... Pas du tout, je vois mon gosse bien frais — pas gros, comme si je ne l'avais pas quitté, c'est sûr, mais bien portant — Alors... tu sais comme je suis bête, j'ai pas pu m'empêcher de crier. Ça l'a réveillé, il a eu peur. Il a pleuré, j'ai pleuré aussi. A nous deux, on faisait une musique de tous les diables... La mère Planchot est venue, je ne me rappelle plus ce que je lui ai dit, j'ai pris mon petit et je t'ai rencontrée en arrivant ici... (*Rires.*) Hein ! c'est rigolo... (*Rires.*) Cette petite Adèle... Et toi, le fils Bordin ? Vous vous mariez bientôt ?

ADÈLE

Figure-toi...

LAZARTTE

Alors, attends donc... attends donc... tu vas rire. Alors, pour voir, sur le chemin, je lui ai parlé. Il m'a dit « maman »... presque ! Quand j'étais pas là, il était bien forcé de le dire à la mère Planchot, pas vrai ?... Non, mais vois-tu cet aplomb, de garder ta dépêche... Oh ! je ne leur en veux plus... au contraire, puisque c'est ça qui m'a fait revenir. (*Rire.*) Parce que voilà ce qui est le plus farce, c est ça qui m'a fait reve-

nir... Sont-ils bêtes, hein?... (*Rire.*) Mais tu ne m'as pas répondu, toi, pour le fils Bordin?

ADÈLE

On se mariera après le baptême...

LAZARETTE

Oui... Y en a qui font le contraire, mais ça ne fait rien. Tu t'en moques, pas vrai?.,. (*Avec indifférence.*) Alors, Planchot, il n'a jamais eu le pied foulé, bien entendu, et il fricotte avec madame Jean, hein?...

ADÈLE

Non.. mais non...

LAZARETTE, *remontant à l'armoire.*

Oh! tu peux me dire oui, je le sais. Ce que ça m'est égal!... J'en reviens pas moi-même. (*Redescendant.*) Seulement je ne vas tout de même pas les laisser continuer à fricotter ensemble, maintenant que je suis là. On a un homme, c'est pas pour les autres, hein?

ADÈLE

Sûr.

LAZARETTE

Elle ne lui faisait pas son ménage, sa bonne amie... C'est y sale! Non, mais, c'est y sale! Regarde-moi ça... Les habits sur les chaises... Et les papiers à charcuterie par terre, et les verres...

et les bouteilles... (*Rires.*) Non mais c'est y sale! c'est y sale! Oh! oh! oh! s'agit pas de s'endormir. Tu vas me donner un coup de main? (*Commençant à se déshabiller.*) Moi, je vas retirer tous ces affutiaux là... Ous qu'est mon caraco? (*Elle va les chercher dans le placard du fond. En retirant son corsage.*) J'ai de la chance tout de même, qu'il soit bien portant. Regarde Marie Martin.

ADÈLE

Oui, le sien est mort huit jours après qu'elle lui a fait faire le voyage de Paris pour se placer.

LAZARETTE

Et Angèle, la grosse Angèle...

ADÈLE

Il a duré plus longtemps... Et celui de Léontine.

LAZARETTE

Celui-là, c'est le biberon qui l'a emporté...

ADÈLE

On disait qu'il avait pris froid pendant le voyage.

LAZARETTE

Dame... en plein hiver, la meneuse a beau les mettre sur les bouillottes des wagons...

ADÈLE

Julia me disait que par les grandes chaleurs, c'était encore pis...

LAZARETTE

Et ma jupe... Passe-moi ma jupe.

ADÈLE

Voilà...

LAZARETTE, *passant sa jupe.*

Alors, Planchot, il s'amuse, hein?

ADÈLE

Non, il cherche du travail...

LAZARETTE

Oui. Avec Jubier...

ADÈLE

C'est vrai... ils sont toujours ensemble...

LAZARETTE

Non, mais c'est y sale... On ne sait pas par quel bout commencer... Allons, houp! à l'ouvrage. — Passe-moi donc le balai, tu t'endors... Tiens, va porter ces verres de l'autre côté... (*Lui donnant les papiers ramassés.*) Et ça... Tiens, en voilà encore un... (*Sorties et rentrées d'Adèle suivant le texte.*)

ADÈLE

Si je n'avais pas le mien à aller voir, ça m'amuserait d'être là lorsque Planchot va rentrer.

LAZARETTE, *seule, balayant.*

Je vas y chanter une romance, à Planchot... Faut réfléchir encore et ne pas le brusquer... Ce garçon, pendant deux mois... Paraît que les hommes on ne peut pas compter sur eux plus de huit jours... Et puis ce qui l'aura empêché de se tenir, Planchot, c'est qu'il est beau garçon... Une fois qu'elles l'auront vu libre, toutes les femmes auront couru après. *Tout cela et ce qui suit sans s'arrêter de balayer.*) Je comprends ça. Seulement c'est le mien... Faudra voir, comme disait M. Tirelle... Un torchon... ous qu'il y a un torchon... (*Elle en trouve un et essuie la table.*) Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pris madame Jean... Après tout, ça vaut peut être mieux... Dis donc Adèle... Comment que ça se fait qu'il a pris madame Jean ?

ADÈLE

Parce que c'était la voisine.

LAZERETTE

C'est juste... C'est gentil, chez nous, pas ?... Une fois que je vas avoir bien récuré tout ça... Toi, en t'en allant, tu vas être gentille. Tu vas dire à madame Jean que Planchot la demande.

ADÈLE

Oh ! tu veux que...

LAZARETTE

Va donc! Va donc!

ADÈLE

Tu ne vas pas faire un malheur, hein?...

LAZARETTE

Moi?... Tout ce qui peut arriver c'est que je lui casse mon manche à balai sur le dos... Et encore, non : il est presque tout neuf... Elle ne vaut pas ça...

ADÈLE, *revenant.*

Voilà Planchot qui revient avec Jubier...

LAZARETTE

Bon. Laisse-nous. Envoie-nous madame Jean.

ADÈLE

Oui.

LAZARETTE

J'ai retrouvé mon petit. Maintenant, il s'agit de rattraper mon homme. (*Adèle sort. Entrent Jubier, un peu gris, et Planchot.*

SCÈNE II

LAZARETTE, JUBIER, PLANCHOT

JUBIER, *sur le pas de la porte à Planchot.*

Alors, ce soir à six heures pour l'absinthe, chez madame Jean...

PLANCHOT

C'est ça. En attendant, je vas faire un somme.

LAZARETTE

Entrez donc, monsieur Jubier. J'ai deux mots à vous dire...

PLANCHOT, *à Lazarette.*

Comment, c'est toi... Qu'est-ce que tu fais là...

JUBIER

Bonjour madame Planchot ! En voilà une surprise !...

LAZARETTE, *à Planchot.*

Je te le dirai tout à l'heure... Dis donc, tu pourrais bien m'embrasser... Depuis qu'on ne s'est vu.

PLANCHOT

Tiens, parbleu, avec plaisir... C'est l'étonnement. (*Il s'approche d'elle.*)

LAZARETTE

Ma foi non, pas maintenant, tu sens trop mauvais...

PLANCHOT

Moi ?

LAZARETTE

Non, notre chien... (*A Jubier.*) Alors, vous venez de chercher du travail, tous les deux...

JUBIER

Oui... Je me décarcasse tous les jours à lui en trouver. C'est comme un fait exprès, on n'a besoin de personne nulle part...

LAZARETTE

C'est peut-être parce que vous y allez avec des habits de dimanche...

PLANCHOT

Non, mais... ta place... t'as perdu ta place?...

LAZARETTE

Dame... Je reviens pour soigner la foulure de ton pied...

PLANCHOT, *après un silence.*

Ah! oui... ça va mieux...

LAZARETTE

Je vois... Madame Jean t'a guéri, on m'a dit?

PLANCHOT

Oui. Non... Mais...

LAZARETTE

Dites donc, monsieur Jubier... A partir de demain, Planchot ira chercher du travail tout seul, pas?

JUBIER

Il ne saura pas.

LAZARETTE

C'est une idée à moi...

JUBIER

D'abord, Planchot fera ce qu'il voudra. Pas vrai, Planchot...

PLANCHOT

Comme toujours.

LAZARETTE

C'est çà, comme toujours.

PLANCHOT

Planchot, elle se fiche de toi, la bourgeoise.

LAZARETTE

Mon cher monsieur Jubier, vous allez laisser Planchot tranquille. Si vous le débauchez, vous vous en repentirez.

JUBIER

J'ai pas peur de vous... seulement, puisque Planchot me laisse traiter comme ça chez lui, ça n'est pas un ami. Je ne le reverrai plus.

PLANCHOT

Je te laisse traiter comme ça parce que tu m'embêtes... Dirait-on pas que je ne sais pas me conduire tout seul... Sans toi, pour sûr j'en aurais trouvé, de l'ouvrage ..

JUBIER

Je t'embête ! Répète-le donc...

LAZARETTE

Vous fâchez pas... (*Allant lui ouvrir la porte.*) Au revoir, monsieur Jubier.

JUBIER

Au revoir, madame Planchot. (*A Planchot.*) Toi, je te méprise comme la boue de mes souliers... J'irai chez madame Jean tout seul...

LAZARETTE

Je veux bien... (*Jubier sort.*)

SCÈNE III

LAZARETTE, PLANCHOT.

LAZARETTE

A nous deux !... Reste pas debout comme ça, Planchot.

PLANCHOT

Pourquoi ça ?...

LAZARETTE

Ton pied, voyons...

PLANCHOT

C'est vrai. (*Il s'assied.*)

LAZARETTE

Est-ce qu'elle t'a bien soigné, madame Jean ?...

PLANCHOT

Oui... J'y allais, le matin...

LAZARETTE

Elle aurait bien pu venir.

PLANCHOT

Pourquoi ça ?..,

LAZARETTE

Dame, quand on a le pied foulé, on ne peut pas marcher...

PLANCHOT

Ça ne m'a jamais empêché, empêché...

LAZARETTE

Et maintenant... Fais-moi voir ça...

PLANCHOT

Non... C'est guéri. (*Il remue le pied.*) Tiens, tu vois... Je peux le remuer par là et puis par là... et puis encore par là...

LAZARETTE

Oui, ça n'a été qu'une toute petite foulure...

PLANCHOT

C'est ça... une toute petite foulure de rien du tout... Non, mais toi, pourquoi est-ce que tu es revenue ?

LAZARETTE

Mais je te dis... (*Elle lui montre son pied.*)

PLANCHOT

Alors, maintenant que ça va mieux, tu vas t'en retourner ?

LAZARETTE

Non. Je reste ici.

PLANCHOT

Ah ! tu...

LAZARETTE

Oui...

PLANCHOT, *après réflexion.*

Eh bien, j'aime mieux ça... Parole d'honneur, je m'ennuyais tout seul .. Tu sais que tu as profité, à Paris.

LAZARETTE, *dans un soupir.*

Ah ! oui, qu'on m'a fait profiter...

PLANCHOT

Je suis content, ma foi... Maintenant que tu es là, il me semble que tu vas me porter bonheur et que je vais trouver du travail demain...

LAZARETTE, *baissée pour ramasser un objet qui traînait à terre. A elle-même.*

Est-il gentil, le monstre !.. (*Haut.*) Ça se pourrait bien...

PLANCHOT

On ne s'est pas embrassé, tu sais...

LAZARETTE

Ça sera pour demain.

PLANCHOT

Ou pour ce soir.

LAZARETTE

On verra. (*Entre madame Jean.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME JEAN

MADAME JEAN

Madame Planchot ! (*Elle veut sortir.*)

LAZARETTE

Mais entrez donc, madame Jean ! (*A Planchot.*) C'est drôle, tous tes amis ont envie de s'en aller en me voyant.

MADAME JEAN

C'est la surprise... Vous allez bien, madame Planchot ?...

LAZARETTE

Mais comme vous voyez... Et vous-même, madame Jean ?...

MADAME JEAN

Très bien... Alors, vous voilà revenue au pays, madame Planchot ?...

LAZARETTE

Comme vous voyez, madame Jean.

MADAME JEAN

Pour quelques jours ?...

LAZARETTE

Non, pour tout le temps, madame Jean. .

MADAME JEAN

Comment ça se fait, madame Planchot ?...

LAZARETTE

Ben, voilà... J'ai appris, par hasard, qu'il y avait des souris qui me mangeaient mon blé.

MADAME JEAN

Des souris ?...

LAZARETTE

Des mauvaises bêtes, quoi !

MADAME JEAN

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LAZARETTE

C'est pas pour vous que je dis ça...

MADAME JEAN

Je vous le conseille...

LAZARETTE

Parce que...

MADAME JEAN

Parce que ça ne se passerait pas comme ça...

LAZARETTE

Comment donc que ça se passerait ?

MADAME JEAN

C'est bon. C'est-y que vous le dites. C'est-y que vous ne le dites pas?...

LAZARETTE

Je ne le dis pas.

MADAME JEAN

Vous avez raison.

LAZARETTE

Je ne le dis pas pour le moment. C'est tout le contraire. Faut que je vous remercie. Vous avez soigné mon homme pendant que j'étais pas là...

PLANCHOT

Écoutez. Toutes les deux, si vous continuez à vous parler comme ça, ça va finir par du vilain.

LAZARETTE

Toi, laisse-nous tranquille.

PLANCHOT

Je vas m'en aller... Tu entends, Lazarette? Moi, je n'aime pas les disputes .. Si vous continuez, je vas m'en aller... Ah! mais '... Et puis, que ça ne serait pas long, vous verriez ça, toutes les deux...

LAZARETTE, *à madame Jean.*

Après tout, je me trompe .. Tenez je vas vous

dire la vérité. On m'a dit que pendant que j'étais à Paris, Planchot m'a fait des adultères.

PLANCHOT, *à la porte.*

Je m'en vais... Voilà ce que tu y auras gagné...

LAZARETTE, *à madame Jean.*

Mais je réfléchis que ça ne peut pas être avec vous, vous êtes trop vieille pour ça...

PLANCHOT

Au revoir.

LAZARETTE

Bonne nuit. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LAZARETTE, MADAME JEAN

MADAME JEAN

C'est pas vrai. C'est pas parce que je suis trop vieille, mais c'est pas vrai. Sûr que si j'en avais eu envie, j'en aurais fait ce que j'aurais voulu, de votre espèce d'emplâtre. Mais il est pas assez bien pour moi.

LAZARETTE

Qu'est-ce qu'il vous faut ? Un domestique de grande maison, alors ? Non, mais regardez moi ça... Fichez moi le camp, allez ! Je vous crois :

c'est pas vrai. Mais c'est pas parce que vous me le dites que je le crois.

MADAME JEAN

Pourquoi ça ?

LAZARETTE

Parce que Planchot, si tant faim qu'il ait, ne mange pas les restes de tout le monde.

MADAME JEAN

Qu'est-ce que vous avez dit ?...

LAZARETTE

Je dis que Planchot, s'il avait eu envie de mal faire, aurait été chercher une jolie fille.

MADAME JEAN

Ah ! c'est comme ça ! Eh bien oui, je l'ai eu ton homme !

LAZARETTE

C'est pas vrai !

MADAME JEAN

Et puis tant que j'ai voulu, encore...

LAZARETTE

C'est pas vrai !

MADAME JEAN

Et puis qu'il s'en est fourré jusque-là encore ! Et qu'il me disait qu'il n'avait jamais été aussi heureux.

LAZARETTE

C'est pas vrai ! C'est pas vrai !

MADAME JEAN

Et puis qu'il me disait que ça durerait toujours.

LAZARETTE

C'est pas vrai !

MADAME JEAN

Et puis qu'il était content que tu sois partie, et qu'il espérait que tu ne reviendrais jamais, et qu'il avait assez de toi, et que tu le dégoûtais ! Oui, il m'a dit que tu le dégoûtais ! que tu le dégoûtais !

LAZARETTE

Tu vas te taire !...

MADAME JEAN

Oui, je l'ai eu ! oui, je l'ai eu ! oui, je l'ai eu !

LAZARETTE, *la poussant dehors.*

C'est pas vrai ! Je te dis ! Je te dis que c'est pas vrai ! (*Elles se battent. Madame Jean se trouvait près de la porte. La poussée de Lazarette la fait sortir. Elles ne se lâchent pas et disparaissent. — On entend des cris et des mots.*)

MADAME JEAN, *au dehors.*

Ah ! tu m'égratignes, sans le sou !

LAZARETTE, *au dehors.*

Voilà pour toi, fille à soldats !...

MADAME JEAN, *criant au dehors.*

Oh là ! là ! Elle va me tuer !... Oh là là !

LAZARETTE, *de même.*

T'en as assez hein ! Ah ! tu as couché avec lui tous les soirs. Tiens ! voilà pour lundi ; tiens voilà pour mardi...

MADAME JEAN

Assez ! assez !... (*Les cris s'éloignent.*)

LAZARETTE.

Va montrer ta sale figure à ton mari, maintenant, et dis-lui qu'il vienne me demander pourquoi je t'ai arrangée comme ça.

PLANCHOT, *entrant en scène.*

Mais elles s'assassinent ! (*Revient Lazarette, chignon défait, corsage déchiré, joue sanglante. Elle remet sa jupe et s'essuie la figure.*)

SCÈNE VI

LAZARETTE, PLANCHOT, *Lorsqu'elle voit Planchot Lazarette va vers lui. Ses nerfs se détendent, elle se met à pleurer avec une grimace d'enfant.*

LAZARETTE

Planchot ! mon petit Planchot... Elle m'a battue...

PLANCHOT

Je te l'avais dit... (*Attendri.*) Ne pleure pas, allons. Elle t'a fait mal?...

LAZARETTE

Oui... tiens... là... (*Elle montre sa joue égratignée.*) Et là, dans le cou, elle m'a griffée...

PLANCHOT

Ce n'est rien... Allons, ce n'est rien... Tu l'as battue aussi, toi, pas vrai?...

LAZARETTE

Ça oui... Elle a les marques. (*Avec un sourire.*) Je l'ai bien égratignée... Et son chignon!... (*Rires et larmes à la fois.*) Y a sa natte qui m'est restée dans la main... Elle, elle m'a bien prise aux cheveux, seulement les miens... (*Avec orgueil.*) les miens, ils tiennent!

PLANCHOT

Tu ne lui as pas fait trop de mal?...

LAZARETTE

Non. Elle est partie en ramassant sa perruque... J'étais bien en colère, mais j'avais tout de même envie de rire... (*Encore des sanglots, bien qu'elle ne pleure plus.*) Elle n'y reviendra pas, va... Seulement, pourquoi qu'elle m'a dit ce qu'elle m'a dit? Tout ce qu'elle a pu inventer pour me faire du chagrin, elle me l'a

jeté à la figure... Oh ! Planchot, mon petit Planchot ! Si c'était vrai !...

PLANCHOT

Tu vas croire tout ce qu'elle t'a raconté... Alors, t'as pas compris ?... Non. T'as pas compris ?... Je te croyais plus maline...

LAZARETTE

J'ai pas compris, quoi ?...

PLANCHOT

Mais elle a dû te dire aussi que j'allais avec elle tous les soirs...

LAZARETTE

Oui.

PLANCHOT

Tu vois bien... Tu ne comprends pas encore ?...

LAZARETTE

Si... un peu... seulement, je voudrais tout de même que tu m'expliques...

PLANCHOT

Tu l'as méprisée... Tu lui as dit qu'elle était trop vieille... Alors, ça l'a fait rager parce que c'est vrai.

LAZARETTE

Est-ce pas que c'est vrai qu'elle est trop vieille, est-ce pas que c'est vrai ? Ah ! t'es gentil

de me dire ça... Sa natte, je te dis... je la vois encore. Après?... Alors, tu dis qu'elle est trop vieille... Après ?...

PLANCHOT

Je parie que c'est elle qui s'est vantée de t'avoir pris ton homme !...

LAZARETTE

Oui...

PLANCHOT, *triomphant.*

Ah !... c'est pour se venger de ce que tu lui as dit ça...

LAZARETTE

Oui, mais tous les détails qu'elle m'a donnés...

PLANCHOT

Tiens, parbleu, elle n'a pas de peine à en donner, des détails...

LAZARETTE

Parce qu'elle a couru avec tout le monde, n'est-ce pas? C'est ce que tu veux dire, hein ?

PLANCHOT

Mais oui...

LAZARETTE

Tu es en train de m'enjôler et de me faire voir des étoiles en plein jour...

PLANCHOT

Mais non...

LAZARETTE

Enfin, pendant tout le temps que je n'ai pas été là, tu ne t'es pas bien conduit, tout de même...

PLANCHOT

Non. Je ne me suis pas bien conduit. J'ai traîné dans tous les cabarets... Jubier te disait qu'on cherchait de l'ouvrage. C'est des menteries. On jouait au billard et puis aux dominos...

LAZARETTE

Si j'étais sûre que tu n'aies fait que ça...

PLANCHOT

Tu vois bien que je te dis tout. Si j'avais fait autre chose, je te le dirais... Réfléchis... Puisque je te dis tout, si j'avais fait autre chose, je te le dirais, c'est clair comme deux et deux font quatre... J'ai eu des torts, je te le dis. Seulement, qu'est-ce que tu veux ? Les premiers temps, j'ai voulu travailler pour de vrai. Les autres se sont moqués de moi. Tous les maris des nourrices sont à peu près comme Jubier... Ça se comprend, n'est-ce pas. On a de l'argent, on est tout seul... Ça n'est pas gai de rentrer dans la maison toute vide... Alors, on reste au cabaret le plus tard qu'on peut, on joue aux cartes, on boit trop, et le lendemain matin, on n'a guère envie d'aller travailler... Je ne ne dis pas ça pour faire croire que j'avais raison, c'est pour t'expliquer.

LAZARETTE

Alors, tu t'ennuyais, tout seul... tu t'ennuyais, sans moi?

PLANCHOT

Bien sûr. C'est pour ça que je buvais... pour m'étourdir. Tu demanderas à Adèle...

LAZARETTE

Justement. Adèle sait tout et elle m'a tout dit parce que je lui ai fait croire que je savais tout. Oui, Adèle, qui est une bonne petite créature du bon Dieu, quand je lui dit qu'on m'avait tout raconté, elle n'a pas dit non. Et la mère Jean, elle est venue tout à l'heure, parce qu'elle croyait que tu étais seule, elle a d'abord essayé de m'en faire croire, et puis elle m'a dit la vérité... Maintenant, il ne faut plus soutenir le contraire.

PLANCHOT

Mais je t'assure...

LAZARETTE

Non, Planchot ! Non... Si tu continues à dire non, je t'en voudrai plus encore parce que je sais que ce serait des mensonges... Je ne te demande pas de me dire oui. C'est pas la peine. J'en suis certaine comme si je vous avais vus... Seulement où je crois bien qu'elle a menti, elle, c'est dans ce qu'elle a ajouté... Ça, si c'était

vrai : il n'y aurait qu'une chose à faire : s'en aller chacun de notre côté... Regarde-moi bien... c'est vrai que tu lui as dit que tu n'avais jamais été aussi heureux,.. que tu avait assez de moi... que je te dégoûtais ?...

PLANCHOT

Elle t'a dit ça ! Elle t'a dit ça ! Alors, c'est une gueuse !... Si elle essaye de te faire croire des choses pareilles, alors, c'est fini de plaisanter... Et je vas parler, moi... Oh ! ça, inventer ça... Écoute, Lazarette... c'est vrai, j'ai été avec elle... Ça me fait de la peine de te l'avouer... peut-être qu'il vaudrait mieux pas... Mais je veux te dire la vérité... Si je te mentais là-dessus, tu pourrais croire que je te mens aussi sur le reste... Tu sais que c'est une femme qu'il n'y a qu'à la regarder pour qu'elle réponde oui. Alors, tu penses bien que j'ai pas pu lui dire ce qu'elle a inventé... Je te le jure, Lazarette. Je te demande pardon pour l'autre chose. Mais pour ça je ne peux pas te demander pardon, puisque j'en suis pas fautif.

LAZARETTE

Je te crois... Je ne t'en veux pas... Ça me fait du chagrin, mais je ne t'en veux pas.. Seulement, vois-tu, Planchot, c'est mauvais que l'homme et la femme soient séparés... Si tu veux

que nous vieillissions ensemble, bien heureux — en travaillant, bien entendu, comme ça doit être — il ne faut plus nous en aller un ici, un là-bas. Si tu veux qu'on fasse une famille, une bonne, avec des enfants que nous aimerons, il ne faut pas.

PLANCHOT

Non, il ne faut pas...

LAZARETTE

Tu dis ça, mais auras-tu le courage... Tout le monde va demander que je retourne là-bas. Moi je ne veux pas. Écoute. C'est pas par paresse. A Paris, j'avais pour ainsi dire des domestiques. Ici, je me mettrai laveuse. J'aurai plus de mal, pas vrai? Eh bien, j'aime mieux, j'aime mieux. Ou alors, il faut dire que tout ça est oublié, et que notre petit de maintenant, il grandira comme il pourra sans papa ni maman. Parce que si je retourne là-bas, c'est fini. Toi, tu perdras l'habitude de travailler, et tu arriveras à m'oublier. Et moi... moi aussi je perdrai l'habitude de travailler... et... à Paris, je finirai peut-être par faire comme les autres, et courir avec Pierre ou avec Paul... Tu vois... C'est pour ton petit autant que pour moi, ce que je te demande là...

PLANCHOT

Tu as raison.

LAZARETTE

C'est juré ?

PLANCHOT

C'est juré !

LAZARETTE

Alors, viens que je t'embrasse. Pas comme mon homme — pas encore — mais comme le père de mon petit. Je ne sais pas comment elle t'embrassait, ta bonne amie, mais des baisers comme celui-là, y a qu'une honnête femme qui peut en donner... Allons ! on n'en reparlera plus.

PLANCHOT

T'es une brave femme.

LAZARETTE. *Elle aperçoit par la fenêtre le père Planchot.*

Voici ton père... Du courage.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE PÈRE PLANCHOT

LE PÈRE PLANCHOT, *très aimable.*

Ben ! En v'là une bonne surprise !... La femme m'a prévenue que vous étiez arrivée... Je me suis dit : « Planchot, malgré que ce ne soient pas les vieux qui doivent venir au-devant des

jeunes, tu vas aller lui dire bonjour. « Et me voilà... Allons, que je vous embrasse... (*Lazarette surprise, inquiète, va l'embrasser.*)

LAZARETTE

Je serais allée chez vous tantôt...

LE PÈRE PLANCHOT

Je dis ça, c'est point pour vous faire un reproche... (*A son fils.*) Eh ben, Nicodème, t'as pas l'air plus content que ça de revoir ta bourgeoise?... Moi, je me disais en venant : « Je vais les trouver en train de danser la carmagnole, hé! hé!... Profitez de votre bon temps, allez!... »

PLANCHOT, *riant.*

Hé ! Hé! C' père, tout de même...

LE PÈRE PLANCHOT

Elle n'a pas tant de jours à rester ici, pas vrai?... (*Silence.*) Ben... Vous avez perdu la langue tous les deux ?...

PLANCHOT

Elle ne s'en ira plus.

LE PÈRE PLANCHOT, *changé.*

C'est donc vrai, ce qu'on m'a dit... Je ne voulais point le croire... (*A Lazarette.*) Vos bourgeois sont venus vous réclamer, ils étaient tout sens dessus dessous. Moi, je les ai tranquillisés, je leur ai dit : « Je vais vous la chercher... »

LAZARETTE

C'est inutile.

LE PÈRE PLANCHOT

Alors, vous vous sauvez de chez les gens sans sans rien dire, comme une voleuse!...

LAZARETTE

Une voleuse, moi!

LE PÈRE PLANCHOT

Dame?... A moins qu'ils aient menti... Ils m'ont dit que vous étiez partie de chez eux avec tous vos affutiaux de nourrice... Alors ils disent que si vous ne voulez pas revenir, ils les enverront chercher par les gendarmes.

LAZARETTE, *révoltée.*

Les gendarmes!... Les gendarmes ici!... Ils disent ça!... ils disent ça!... Ah! les sales gens! Tenez! (*Allant chercher le paquet et le sortant de l'armoire.*) Les voilà, leurs affaires, on leur z'y enverra...

LE PÈRE PLANCHOT

Vous les quittez comme ça?...

LAZARETTE

Oui... Après ce qu'ils m'ont fait.

LE PÈRE PLANCHOT

Oui, ils m'ont tout raconté... Il va bien notre gars, pas vrai?... Alors... si vous les aviez écoutés, vous auriez économisé la dépense du

voyage... Voilà des gens qui ont eu des bontés pour vous...

LAZARETTE

Ah !

LE PÈRE PLANCHOT

C'est pas vrai ?

LAZARETTE

Si.

LE PÈRE PLANCHOT

Alors?

LAZARETTE

Ils ont eu des bontés pour moi comme vous en avez pour vos bestiaux.

LE PÈRE PLANCHOT

Vous abandonnerez votre petit nourrisson ?

LAZARETTE

C'est pas les nourrices qui manquent.

LE PÈRE PLANCHOT

Vous n'avez pas de cœur...

LAZARETTE

C'est quand j'ai laissé mon enfant pour aller soigner un étranger, qu'on aurait dû me dire ça.

LE PÈRE PLANCHOT

Ça, c'est des idées de communard, des histoires, des contes, de la berlue !... Est-ce qu'une dame peut nourrir elle-même ! Est-ce que ça s'est jamais vu ?...

LAZARETTE

Non, non, je sais bien. C'est pas assez chic pour elles ! Elles ont peur de s'abîmer la poitrine, elles veulent se la garder belle, pour pouvoir aller au bal. Oui, je sais... Elles la montrent tant qu'elles peuvent : il n'y aura bientôt plus que leurs enfants qui ne l'auront jamais vue.

LE PÈRE PLANCHOT

Enfin, ils sont dans l'embarras, vos bourgeois.

LAZARETTE

Qu'ils prennent la fille Ménard.

LE PÈRE PLANCHOT

Ils ne veulent pas d'une fille.

LAZARETTE

C'est vrai ! Ils disent que c'est encourager le vice ! Ils aiment mieux séparer la femme d'avec le mari et détruire une famille.

LE PÈRE PLANCHOT

Y a rien à lui dire... (*A son fils.*) Ils conviennent que tu dois t'ennuyer tout seul... ils ne demandent pas mieux que de donner un peu plus, pour que tu puisses, de temps en temps, aller faire une partie au cabaret...

LAZARETTE

Ça, c'est plus fort !... Pour me décider, ils vont donner à mon homme de quoi se débaucher tout à fait.

LE PÈRE PLANCHOT

Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à Planchot.

PLANCHOT

Moi, je ne veux plus qu'elle retourne chez des bourgeois.

LE PÈRE PLANCHOT

Tu ne veux plus ! C'est ce que nous verrons.

PLANCHOT

C'est tout vu.

LE PÈRE PLANCHOT

Quoi ?

PLANCHOT

Je dis que c'est tout vu... Je ne veux pas qu'elle fasse comme madame Chapois ou comme madame Jubier, et qu'un jour, en revenant de Paris, elle ait pris les habitudes de la ville et qu'elle méprise la campagne, et qu'elle ne me trouve plus assez bien, et qu'elle aime mieux son petit bourgeois que son petit à elle. Ça arrive, ça, et souvent... Je te dis, je ne veux plus qu'elle me quitte...

LE PÈRE PLANCHOT

Alors !...

PLANCHOT

C'est pas la peine que tu dises rien... Je ne

suis plus un gamin et maintenant, je veux être maître chez moi, comme toi, tu es le maître chez toi.

LE PÈRE PLANCHOT, *après un long regard.*

C'est bon... Du moment que tu me parles comme ça, c'est bon... Seulement, après que vous nous aurez repris votre petit... avec quoi que nous mangerons, nous, les vieux ? (*Pleurnichant.*) Les quarante francs par mois qu'elle nous envoyait... il ne nous en restait presque rien, ça c'est vrai... presque rien... rien... quoi !... mais tout de même, ça nous aidait à vivre... Maintenant, nous allons être forcés d'aller mendier, ou d'aller mourir à l'hospice... Et quand je pense que t'as eu quinze cents francs en te mariant, et du linge.

LAZARETTE

Allons, père, vous savez bien qu'on ne vous laissera pas dans le besoin... Et s'il le faut, on vous les rendra, vos quinze cents francs. (*Regard de Planchot.*) Mais réfléchissez donc. Mais regardez donc ce qu'il devient, votre village, et tout le pays, à force d'envoyer des nourrices à la ville...

LE PÈRE PLANCHOT

Moi, je ne vois qu'une chose... Nous sommes sur la paille... sur la paille... comme des che-

mineaux... Un fils à qui j'ai donné quinze cents francs en le mariant... quinze cents francs !... Avec ça, nous aurions de quoi vivre jusqu'à la fin de nos jours sans rien demander à personne...

LAZARETTE

Je vous dis qu'on vous les rendra... N'est-ce pas Planchot ?

PLANCHOT

On les rendra... On les rendra... (*A son père.*) On vous donnera tout ce qu'il vous faut, mais on ne les rendra pas...

LE PÈRE PLANCHOT

T'es un fils dénaturé !... Après tout ce que j'ai fait pour toi...

PLANCHOT *timide et grave.*

Si on parlait... peut-être que moi et tous les autres qui sont comme moi, nous n'aurions pas que des remercîments à faire à nos parents... Si je suis mal fichu, si je suis malade tout le temps, depuis que je l'ai été si fort lorsque j'étais tout petit, c'est peut-être bien parce que maman n'était pas là pour me soigner... C'est vrai ce qu'elle dit, la femme, qu'il en meurt beaucoup, des petits; mais les autres, ils ne sont pas toujours ni aussi bien portants — ni

d'aussi braves gens que si on les avait bien soignés et bien élevés... Le petit Joseph, est-ce que tu crois qu'il aurait fini en prison si sa mère avait été là pour l'empêcher de courir les rues pendant que son père était au cabaret?... Et les cousines Garboin, rappelle-toi!... Et toutes les filles qui restent seules avec leurs pères... Rappelle-toi... C'est quelquefois des choses à ne pas dire qui se passent... Et les deux filles de ma tante Marie qui a demeuré si longtemps à Paris comme nourrice sèche, tu sais ce qu'elles sont devenues, ses deux filles... La ville les a prises et en a fait de pauvres malheureuses vilaines femmes. Je te dis : vous ne faites pas seulement du mal aux petits de chez nous qui s'en vont... vous faites du mal aussi à ceux qui restent.

LE PÈRE PLANCHOT

Moi, je ne vois qu'une chose... Nous sommes sur la paille... Et si les bourgeois nous envoient les gendarmes!... Jamais un Planchot... (*Entre Richon.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE Dr RICHON

LE PÈRE PLANCHOT

N'est-ce pas, monsieur Richon, que jamais dans la famille Planchot, on n'a eu affaire avec la justice ?...

LE Dr RICHON, *montrant Planchot.*

Soyez tranquille, père Planchot, cè n'est pas celui-là qui commencera... J'ai causé avec vos bourgeois qui allaient à la mairie. (*A Lazarette.*) Rendez-leur vos vêtements et abandonnez-leur votre mois commencé, ils n'auront rien à vous réclamer.

LAZARETTE

Avec plaisir... Le v'la leur baluchon... On leur enverra...

LE PÈRE PLANCHOT

C'est point lourd, je vas leur porter. (*A part.*) Ils me donneront peut-être bien un petit quelque chose pour la peine. (*Reposant le paquet.*) Mais monsieur Richon, si ça devient la mode dans nos pays que les femmes n'aillent plus faire de nourriture, qu'est-ce que deviendra le pauvre monde de chez nous?

LE Dr RICHON

Au lieu de faire comme Jubier et comme les autres, les hommes travailleront, père Planchot... Il n'en manque pas tout près d'ici, des bois à défricher et des marais à assainir... On pourrait faire pousser du blé là où il n'y a que des hêtres, des ajoncs, ou des roseaux. On travaillera la terre, la bonne terre féconde et reconnaissante et les hommes auront le droit d'être plus fiers lorsque leurs femmes ne seront plus des mauvaises mères qui vendent ce qui n'est pas à vendre et eux des paresseux qui vivent de cet argent-là. Et au lieu de diminuer chaque année, le nombre des gens de chez nous augmentera... et parmi les enfants qu'on aura sauvés, il s'en trouvera peut-être un qui deviendra un grand homme et dont les découvertes rendront l'humanité moins misérable!...

LE PÈRE PLANCHOT

Si vous croyez que vous vous ferez nommer député dans notre canton en disant ça, vous vous trompez, monsieur Richon... Allons, me v'la parti... Qu'est-ce qu'ils vont me dire, les bourgeois!... qu'est-ce qu'ils vont me dire!...

LE Dr RICHON

N'ayez pas peur, je vais avec vous. (*Ils sortent. Pendant ce temps, Lazarette est entrée dans*

la chambre où est son enfant et on l'entend chanter la chanson du premier acte :)

Le chat à Jeannette
Est une jolie bête,
Quand il veut se faire beau
I' s' liche le museau ;
Avec sa salive
Ile fait sa lessive.

(*Planchot, la figure illuminée, la regarde; il marque la mesure avec sa tête et accompagne la fin du couplet à mi-voix, très timidement, pendant que le rideau descend.*)

FIN

EMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

[illegible]
[illegible]

